L'auditoire

LE JOURNAL DES ETUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

DES SALADES VOLANTES

CAMPUS

L'AFRIQUE À L'UNIVERSITÉ

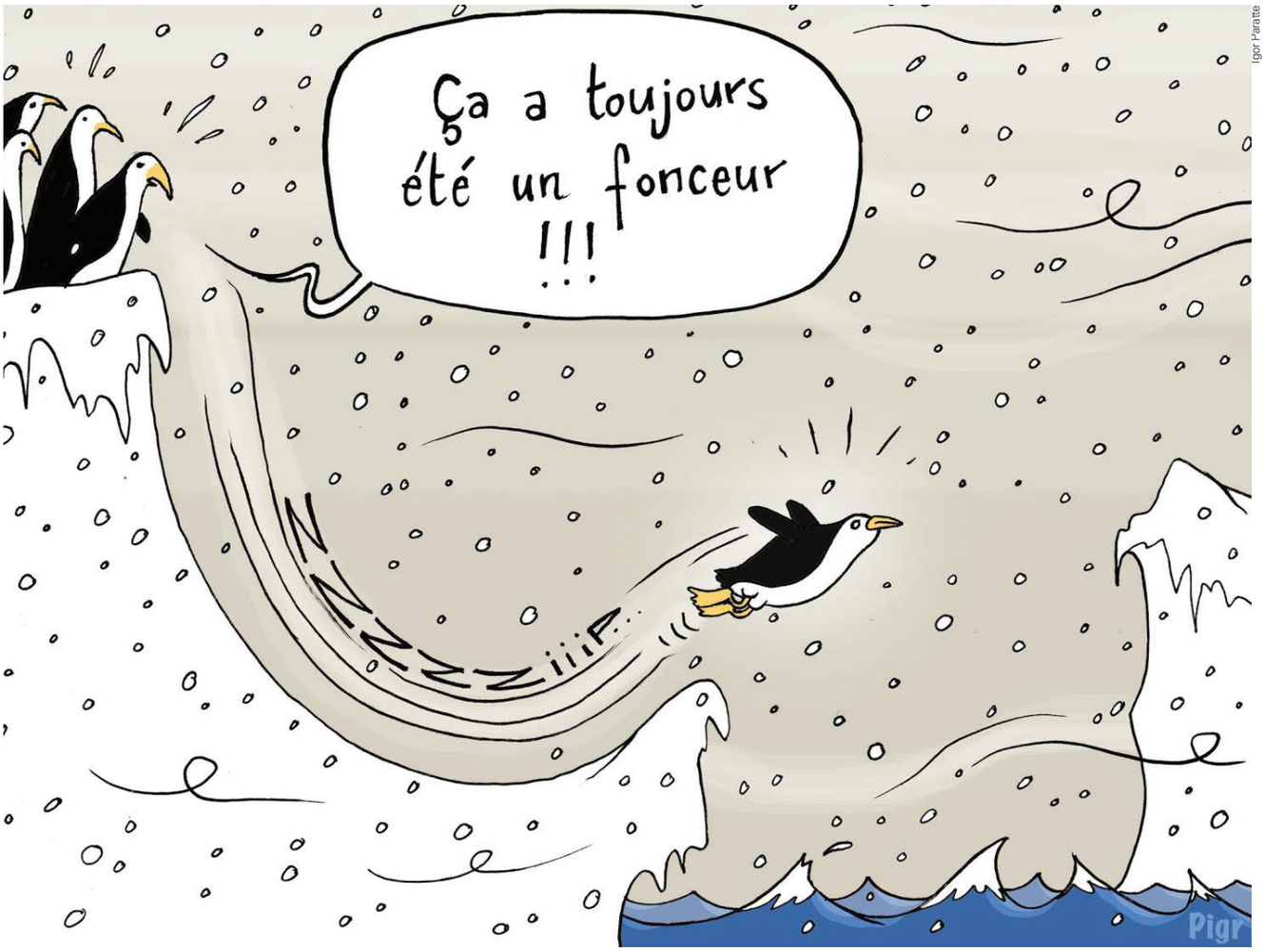
CULTURE

CENTENAIRE DE BARTHES

DOSSIER

Ces étudiants qui osent

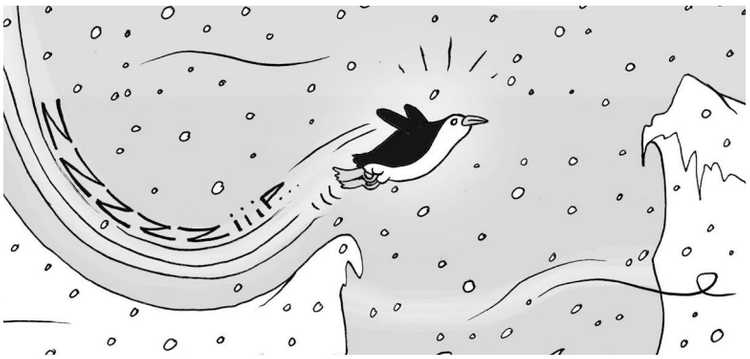
Quand les passionnés font le grand saut



Igor Paratte

édité par la FAE

SOMMAIRE



DOSSIER

Pour son 229e numéro, *L'auditoire* consacre un dossier aux étudiants qui, parallèlement à leurs études universitaires, s'investissent dans un projet personnel et/ou professionnel de grande ampleur. Quels sont les ressorts qui poussent certains étudiants à se lancer dans de telles entreprises? Ces projets sont-ils conciliables avec la vie universitaire? Comment les principaux intéressés envisagent-ils l'avenir? Bref, un sujet sur les étudiants et par des étudiants, qui devrait donc parler au plus grand nombre.

04
Un observateur

05
Un humoriste

Une chanteuse

06
Un producteur

07
Un photographe

08
Une créatrice

Un politicien

09
Une association

10
Une *start-up*

Suite sur le web
www.auditoire.ch/229

SOCIÉTÉ

11
L'aéroponie: une nouvelle méthode d'agriculture

Chronique satirique

12
L'objectification sexuelle

13
Nos chroniques

CAMPUS

15
Les stages pendant les études

16
Incongruité générationnelle

Les joies du cinéma suisse

17
Une nouvelle association

FAE

14
Comment allez-vous?

SPORT

18
Exclusion des clubs catalans

Le *Fighting System*

CULTURE

20
La Grange

Regression

21
Centenaire de Roland Barthes

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
THIBAUD DUCRET, MAXIME FILLIAU

DOSSIER
AUDREY BOVEY

CAMPUS ET SPORT
LUCILE TONNERRE

SOCIÉTÉ
LAURÉANE BADOUX

FAE
OLIA MARINCEK

CULTURE
FANNY UTIGER

GRAPHISME
JULIE COLLET

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MAXIME FILLIAU, JULIE COLLET, LUCILE TONNERRE, FANNY UTIGER, THIBAUD DUCRET, OLIA MARINCEK, VALENTINA SAN MARTIN, AUDREY BOVEY LAURÉANE BADOUX, ADRIEN MIQUEU, RÉGIS MARCHON, OPHÉLIE SCHARER, EMMANUELLE VOLLENWEIDER, GUILLAUME GUENAT, VIRGINIE BERTONCINI, VALENTINE MICHEL, SARAH PECHERSKI, ELSA DA COSTA VILAR, VICTOR COMTE, ANTOINE SCHAUB, FRÉDÉRIC COTTIER, DIANE BLANCHARD

CORRECTIONS
GRÉGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
MATTEO KNOBEL

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

REMERCIEMENTS
PINK FLOYD POUR NOUS AVOIR ACCOMPAGNÉ UNE BONNE PARTIE DE LA SOIRÉE (C'EST COOL D'ÊTRE PASSÉ. MERCI LES GARS!), STEFANO POUR AVOIR LIKÉ LA PHOTO DE MAXIME, JAMES BOND DE NOUS FAIRE LEVER HYPER TÔT DEMAIN (PAS COOL, MEC!), LA COURSE POUR AVOIR ÉPUISÉ UNE PARTIE DU COMITÉ (ET FAIT VOMIR UNE AUTRE PARTIE), LE PARFAIT, TOUJOURS.

L'AUDITOIRE

N° 229
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

Je ne vois rien, je n'entends rien, mais je dis tout

Ça va peut-être vous surprendre, mais on ne prétend pas être irréprochable. Fondamentalement, on est ouvert à la discussion. Si vous trouvez qu'on raconte des conneries, vous pouvez donc venir nous le dire. Ça peut aussi vous éviter d'en sortir à votre tour… Mais revenons au commencement.

Dans son précédent Dossier, *L'auditoire* s'intéressait à la publicité et, de fait, questionnait la puissance des images. Votre serviteur revenait entre autres sur le film *Starship Troopers*, un pamphlet cynique qui, compris de travers, devenait précisément ce qu'il entendait condamner. Ironiquement, c'est un peu ce qui est arrivé au numéro 228 du présent journal.

Vue telle quelle, l'image de une (ci-contre) pouvait intriguer, voire choquer. Mais il suffisait de lire attentivement les titre et sous-titre ornant l'illustration pour déjà deviner un début de recul. Et si le doute persistait, un rapide coup d'œil au contenu dudit numéro permettait de découvrir un Dossier sur la publicité plutôt critique, en particulier dans un article traitant du sexisme des images. Ce simple texte aurait dû balayer les dernières incertitudes quant au premier degré de cette couverture. Et pourtant…

Epinglés

Si vous êtes passés récemment du côté de la CAP, vous avez peut-être remarqué que la une du 228 orne désormais le «mur de la honte» de la cafétéria autogéré. Révoltées par l'illustration, des habituées du lieu ont en effet décidé de la placarder sur ce pilier public recensant les textes et images les plus scandaleux du campus.

Comme rappelé en introduction, à *L'auditoire*, on est plutôt disposé à écouter et à discuter. Nous nous sommes donc rendus sur place pour tenter d'établir avec nos détractrices ce qu'elles n'avaient daigné nous accorder: un débat. Peine perdue. «Vous reconduisez les pires clichés sexistes dont on souffre déjà quotidiennement», nous ont-elles reproché. Et le contenu du Dossier, alors? «Justement, vous tenez deux discours différents!» Ah…

Petit rappel de définition: selon Wikipédia, l'ironie est «une figure de style où l'on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre.» En ce qui nous concerne, nous sommes convaincus que l'on prend plus facilement conscience de la malhonnêteté d'une chose en la voyant dans un miroir déformant qui exacerbe ses pires aspects.

DOSSIER

Consomme-moi !

L'auditoire déshabille la pub

D'où le choix de cette couverture, qui dit donc l'inverse de ce qu'elle montre, et vise par-là le même objectif critique que le Dossier. Il ne s'agit pas de justifier l'emploi de l'humour pour tout et n'importe quoi (comme on nous l'a déjà reproché par le passé), mais de rappeler l'importance de saisir le propos que l'on critique. On peut bien nous contester la forme, ce qui compte avant tout dans ce genre de problématique, c'est bel et bien le fond. Mais visiblement le simple usage de cette imagerie nous condamnait déjà, quand bien même nous avions choisi de la vriller de l'intérieur.

Les images et ce qu'on en fait

Dans l'absolu, on se fiche pas mal d'être cloués au pilori. Le problème, c'est qu'il y a dans ce cas précis une femme qui a vu son image manipulée et pervertie: en arrachant la couverture au numéro qui va avec, on la détache de son contexte d'origine. On enlève au procédé sa justification et on inverse le message, le transformant précisément en ce qu'il entendait dénoncer. Evidemment, c'est plus facile de nous accuser de sexisme, après. A ce titre, on peut aussi bien isoler un plan du *Dictateur*, le montrer à quelqu'un qui n'a jamais vu le film, et le convaincre illico que Chaplin était un gros nazi parce qu'il se déguisait en Hitler.

«Elle a posé pour cette photo, elle assume!» Oui, sauf qu'elle n'a pas signé pour ça. Nouvelle rédactrice à peine débarquée, elle s'est courageusement proposée pour mettre son image au service de la même cause que ses juges anonymes prétendent défendre en l'humiliant sur la place publique. A l'heure où ces lignes sont écrites, sa photo est toujours affichée, et le seul compromis que nous ayons obtenu est que le reste du numéro soit placardé à côté. Ce qui rend évidemment la chose d'autant plus absurde. Néanmoins, soyons optimistes, il se pourrait bien que, lorsque le présent numéro paraîtra, la situation ait évolué dans le bon sens, rendant ces lignes obsolètes sur certains points. N'étant pas devin, on peut seulement souhaiter que nos détractrices donnent tort à l'entier de ce texte.

A force, on sait bien que le noyau dur de la CAP apprécie peu *L'auditoire*, ce torchon à la botte du système totalitaire de l'Unil. Pour un journal qui se fait traiter à longueur d'année de «gros ramassis de propagande gaucho-écolo-féministe», c'est toujours rafraîchissant de se voir accusé d'être partie prenante de la domination du patriarcat et de l'asservissement au grand capital… Mais bon, quitte à se faire chier dessus, on aime autant que ce soit constructif. •

Thibaud Ducret

Engagé pour la paix au Kosovo

VOLONTARIAT • Passionné par la sécurité internationale et officier dans l'armée suisse, Romain Jaquier a choisi de partir au Kosovo lors d'une année sabbatique. Un choix peu banal pour un étudiant SSP de l'Unil.

Swisscoy

Romain, quel a été ton parcours ces dernières années?
Après trois ans d'études, dont deux à l'Unil et un à l'University College de Dublin, j'ai obtenu mon Bachelor en science politique en juin dernier. A ce moment, la question fatidique du «Et après?» s'est posée. J'avais envie d'appliquer mes connaissances et mon savoir-faire dans un environnement réel. Premier lieutenant de milice et chef d'une section de fusiliers au sein du bataillon de carabiniers 1, je suis intéressé par la sécurité internationale. J'ai donc décidé de partir comme observateur militaire dans la Swisscoy au Kosovo.

Qu'est ce que la Swisscoy?
La Swiss Company (Swisscoy) est le contingent suisse qui participe à la mission internationale de maintien de la paix de la Kfor, la Kosovo Force, mandatée par l'ONU. Je fais partie des 235 militaires volontaires envoyés sur le terrain pour différentes tâches. J'ai suivi une formation de trois mois, principalement axée sur les comportements et savoirs nécessaires à un engagement militaire: beaucoup d'instruction sanitaire, de lecture de cartes, de gestion de situations à risques comme la découverte de mines, d'instruction aux armes personnelles etc.

«Les yeux et les oreilles de la Kfor»

Sur place, quelle est ta mission?
J'ai été affecté à une Liaison and Monitoring Team (LMT) dans la ville multi-ethnique de Mitrovica, dans le nord du Kosovo. Nous sommes les yeux et les oreilles de la Kfor depuis 2004. Cette année-là, une série d'émeutes a éclaté sans que la mission de maintien de la paix les ait vues venir. En réaction, des équipes de militaires ont été mises en place, afin d'aller quotidiennement à la rencontre des acteurs locaux. On voit des personnes de tous bords, on s'entretient de leur situation et de leurs préoccupations, dans le but d'établir une image précise de la situation dans l'ensemble du Kosovo.

Etre observateur militaire, ça se passe comment?
Tout d'abord, il faut savoir qu'on vit dans une *field house* à Mitrovica. C'est-à-dire que notre équipe est relativement indépendante et n'est pas cantonnée dans un camp militaire. Déjà là, on a une grande différence de perspective par rapport aux soldats intégrés dans des unités internationales. Ensuite, notre LMT est répartie en quatre *subteams*. Je suis responsable d'une de ces équipes, qui s'occupe des thématiques de la santé, de l'éducation, du sport et des ONG dans les quartiers kosovars-albanais de la ville.

En quoi consistent vos actions?
On part sur le terrain, à pied ou en véhicule, rencontrer des personnes avec qui on aura pris rendez-vous au préalable. Ou alors, on mène ce qu'on appelle une *pulse patrol*, c'est-à-dire qu'on patrouille en ville pour observer l'ambiance et l'atmosphère dans les endroits clés. On peut alors mener des meetings adhoc (rencontres non planifiées qui nous permettent véritablement de prendre le pouls de la situation). Chaque *subteam* est accompagnée d'au moins un interprète, qui, en plus de jouer le rôle de traducteur, est la mémoire vivante de l'équipe (le mien travaille depuis 2000 avec la Kfor et l'armée française).

«J'étais très loin du compte»

Que dire de la réalité du terrain pour un étudiant projeté au cœur d'une force de maintien de la paix?
Le Kosovo, petit Etat à l'ouest des Balkans (partiellement reconnu en tant que tel par la communauté internationale) est, ou a été, au centre de nombreux conflits ou évènements historiques. Donc, pour me préparer à cette mission, j'ai lu des bouquins sur l'histoire des Balkans et les guerres yougoslaves. J'étais très loin du compte. Au contact de tous ces gens, on apprend très vite que la connaissance des dates historiques importe peu. Ce dont les gens ont besoin, c'est du chauffage dans les écoles pour l'hiver, retrouver les traces de proches disparus pendant la guerre, avoir de quoi nourrir leur famille et finalement, vivre en paix.

En définitive, quel est le principal challenge sur place?
La dimension internationale, ainsi que l'aspect quasi incommensurable de la situation, s'efface au profit d'une dimension humaine très forte. On ne doit toutefois pas oublier ces aspects macroscopiques, loin de là, car ils permettent de comprendre de nombreuses situations au niveau de la population.

Un mot de la fin pour les étudiants?
Croyez en ce que vous faites, qui vous êtes, contre vents et marées et créez-vous un parcours qui vous ressemble. Je tiens beaucoup à ce dernier, car j'ai pu remarquer (sans grande difficulté) qu'être un citoyen-soldat convaincu dans notre Fac de SSP n'était pas de tout repos. Il faut oser partir à la recherche d'expériences dans ses domaines d'intérêt pour se construire son parcours à la fois académique, professionnel mais aussi personnel. Moi, c'était le militaire et la sécurité. D'autres, ce sera la musique ou le journalisme. •

Propos recueillis par Maxime Filliau

Drôle(s) de personnage(s)

RIRES • Etudiant de 2e année en lettres à l'Unil, en français et en anglais, Yoann Provenzano, 23 ans, nous parle des projets humoristiques qu'il met sur pied en parallèle à sa vie d'étudiant.

C'est en 2011, au Banane Comedy Club, que Yoann Provenzano fait ses premiers pas dans le monde de l'humour. Sa deuxième place lui donne la confiance nécessaire pour se lancer sur la scène du Swiss Comedy Club. En 2012, Instagram propose une fonction vidéo. Il tente le coup en postant un sketch sur sa page et récolte 100 «likes».

Virginie Bertoncini

«Le plus beau jour de ma vie»

«C'était le plus beau jour de ma vie» dit-il. Depuis, les vidéos se sont enchaînées, les fans se sont accumulés et, aujourd'hui, il tient une chronique hebdomadaire à la radio et retente la scène. Il est notamment contacté par certaines communes pour les «soirées 18 ans» et il organise, avec des amis humoristes, des soirées gratuites en Suisse romande. «On sort nos chapeaux, les gens mettent ce qu'ils veulent et on passe un bon moment.» Ce sont aussi, dit-il, des occasions d'aller au contact des fans au-delà d'internet. «C'est toujours sympa et jamais personne n'est venu me donner une claque parce que je ne le faisais pas rire.»

Et l'uni dans tout ça?

Pour Yoann, ce sont cependant les études qui priment. «Je trouve important d'avoir un filet de secours.» En 7e, il a pris la décision d'être professeur et a orienté son parcours dans cette optique-là. Si une opportunité dans le domaine de l'humour se présente, «j'irai demander au monde entier quoi faire *(rires).*» Il n'exclut par contre pas la possibilité d'une pause pour tenter de se lancer et monter à Paris, mais pas avant d'avoir obtenu le bachelor. «Je pense qu'il faut serrer les dents pendant encore une année et demie. Après l'uni, c'est bon, je peux aller faire des blagues.» Yoann nous explique qu'il organise ses activités en fonction de son horaire d'uni, et pas inversement. Ses chroniques sur Rouge FM sont le mardi matin. De cette manière, il ne manque que 45 minutes de cours. «C'est bon, il y a les Powerpoint sur Moodle.» *(rires)* En plus de la radio, de la scène et des cours, Yoann fait du foot. «Ça commence gentiment à faire beaucoup, mais je vois surtout ça comme une respiration, c'est important de se vider la tête, juste de jouer.» •

Virginie Bertoncini

La ville en musique

MUSIQUE • C'est en été 2014 que Marion Marchetti, étudiante en Lettres à l'Université de Lausanne, écrit sa première chanson. Depuis, elle se produit régulièrement dans les rues lausannoises et a récemment sorti son premier album, intitulé, *Play*. Rencontre avec une jeune artiste à la fois drôle et attachante.

Quelles sont les motivations qui t'ont poussée à te lancer dans la musique?

Un rêve de gamine dont j'ai commencé à m'occuper à l'âge de 20 ans. C'est seulement après avoir perdu mon petit frère Raphaël que j'ai pris conscience de l'importance d'oser vivre mes désirs. D'une part parce que ça m'a obligée à réaliser la valeur et la brièveté de la vie, d'autre part parce que j'ai envie de prendre soin de mon appétit d'expériences pour compenser tout ce que lui n'aura pas pu vivre. Enfin, c'est une façon de lui rendre hommage, car lui aussi aimait beaucoup chanter – il faisait partie du Chœur des gymnases de Lausanne.

Comment concilies-tu tes études et ta passion pour la musique?

En fin de semestre, je passe des nuits torrides en compagnie de mes travaux à rendre, qui ont un charme irrésistible lorsqu'arrive la veille de leur reddition. Sinon… j'aime vraiment mes études et je vais souvent en cours, mais je n'ai toujours pas réussi à trouver un équilibre entre elles et les sulfureuses courbes de ma guitare.

Où trouves-tu l'inspiration?

C'est différent pour chaque chanson. Parfois ce sont des idées qui me passent par la tête concernant la vie, la société, l'amour. D'autres fois j'ai envie de transcrire mon état d'esprit en musique. Ou encore, j'exprime des sentiments que je n'arrive pas à extérioriser en les mettant en chanson. Je travaille différemment selon la langue dans laquelle j'écris. En français, je mets mes pensées sur papier pour ensuite les développer. En espagnol, je passe énormément de temps à retravailler chaque ligne. En anglais, j'y vais sans trop réfléchir. En ce qui concerne la mélodie, elle me vient assez instinctivement.

Kaufmann Photographie

Comment expliques-tu ta motivation à jouer dans les rues lausannoises?

Egalement un rêve de gamine: ramener mes fesses dans la rue et chanter devant les passants, c'est une expérience que je voulais à tout prix vivre! Il aura fallu du temps pour que je me lance, mais je suis heureuse de l'avoir fait et j'ai l'intention de continuer! On y fait des rencontres intéressantes. J'espère avoir l'occasion de le faire à Dublin, où je suis actuellement pour un semestre d'échange. C'est le lieu idéal pour ça.

Quelles sont tes attentes par rapport à la récente sortie de ton premier album?

Je considère que je suis déjà incroyablement chanceuse d'avoir pu enregistrer mes chansons proprement dans un album! Pour la suite, je ne m'attends pas à en faire du profit, mais j'espère que ça me permettra de partager mes chansons avec un maximum de personnes. •

Propos recueillis par
Valentina San Martin

«Amener l'humour là où on ne l'attend pas»

HUMOUR • Etudiant en informatique à l'EPFL, Sébastien Corthésy a lancé il y a quelques mois sa propre boîte de production. Passionné par la scène comique, il est guidé par l'envie d'offrir aux artistes le moyen de s'exprimer et de rendre l'humour accessible à un large public. Focus sur un projet motivé avant tout par le plaisir.

«Quand je suis rentré à Fréquence Banane, je pensais simplement faire de la radio. Quand je suis devenu directeur d'antenne, j'imaginais intégrer le comité sans aller plus loin. Quand je suis devenu président de l'association, je me suis promis de ne jamais m'occuper des événements. Résultat, je me suis retrouvé à la tête du premier festival d'humour estudiantin. Je n'ai jamais eu l'ambition de créer une boîte de production, mais j'ai fini par monter ma propre société.»

S'aventurer dans un autre milieu

En parallèle de ses études d'informatique à l'EPFL, Sébastien Corthésy s'est donc aventuré dans un milieu tout autre, celui de la culture. Après avoir organisé les trois premières éditions du Banane Comedy pour la radio du campus et travaillé comme chargé de production pour le Lab du Montreux Comedy, il a fondé en mars dernier Corthésy Productions, aujourd'hui inscrite au Registre du commerce.

Révélation

S'il a découvert cet univers un peu par hasard, Sébastien y a vite pris goût. «Le déclic, c'était au Banane Comedy Festival. Un jour, un type est venu m'acheter un billet à l'Esplanade. Il était à l'AI et on leur organisait une sortie à la Carte Blanche de Thomas Wiesel (*l'humoriste vainqueur du Banane Comedy 2012, ndlr*). Chacun devait acheter son propre billet, et il était vraiment fier de le faire tout seul. Le soir même, je l'ai vu dans le public, donc je suis allé le saluer. Il avait adoré le show et, des étoiles plein les yeux, il m'a dit: «C'est le premier spectacle que je vois en vrai.» Et il n'en verra peut-être jamais d'autres, parce que la majorité est au-dessus de ses moyens. Là, il a vu de grands humoristes, et il en a tiré de la fierté. Personnellement, j'étais un peu au fond du gouffre, on venait de passer deux semaines de nuits blanches à cause de l'inauguration du SwissTech, mais quand t'as un mec qui te dit ça, tu te fous du reste.»

Evolution

En sept mois d'existence, Corthésy Productions a déjà fait un joli bout de chemin. Si la boîte propose également un service de consulting pour les systèmes de billetterie, Sébastien est avant tout intéressé par l'organisation d'événements. Depuis mai, il collabore avec l'humoriste en herbe Yoann Provenzano. «Ce qui me plaît le plus, c'est de faire l'intermédiaire entre les salles et les artistes. Je pensais ne jamais m'occuper directement de la carrière d'un artiste, mais il s'est trouvé que Yoann cherchait quelqu'un pour l'aider au niveau administratif. Il avait décidé de se lancer sur scène et il commençait à avoir de plus en plus de propositions. Sur les conseils de Thomas Wiesel, il est venu me voir. A la base, il s'agissait surtout de répondre au téléphone et de négocier les contrats. Maintenant, 90% des activités de ma boîte tournent autour de Yoann, et on apprend gentiment le métier ensemble.»

Laura Gilli

Sébastien Corthésy (à droite) en compagnie de l'humoriste Vérino.

«On apprend gentiment le métier ensemble»

C'est en grande partie grâce à ces jeunes talents rencontrés au Banane Comedy que Sébastien a pu monter ses premiers projets, et c'est avec eux qu'il continue à planifier des événements de plus en plus ambitieux. S'il ne peut pour le moment livrer la moindre information sur «un très beau projet» avec Thomas Wiesel prévu pour l'an prochain, il soutient actuellement Yoann Provenzano dans le développement de son premier spectacle. Celui-ci sera joué en janvier au Théâtre de la Grenette à Vevey, pour ensuite tourner dans toutes les salles intéressées à les accueillir. «On a le matos pour monter une scène de A à Z, donc on peut vraiment aller partout. L'idée, c'est d'amener l'humour là où on ne l'attend pas. C'est le but de cette boîte.»

Projection

Comme évoqué en introduction, l'aventure s'est faite sur une suite d'opportunités, et non d'opportunismes: «La seule raison pour laquelle la société porte mon nom, c'est parce que c'est une obligation légale, étant donné que je suis indépendant.» La motivation première est avant tout le plaisir et non la gloire, ni même l'intérêt pécuniaire. Corthésy Productions doit uniquement se subvenir à elle-même et œuvrer en priorité pour le public et les artistes.

«C'est un milieu où beaucoup d'argent se brasse, et une grosse partie ne revient pas aux artistes.

Louise Rossier et Sébastien Corthésy

Un événement à ne pas manquer!

On pense souvent que ce sont les mieux lotis, mais j'ai l'impression qu'ils ne sont pas toujours écoutés, qu'ils ont plein d'envies qui n'aboutissent pas pour des raisons financières. Je crois qu'on est dans une époque très *mainstream*: les spectacles et plateaux d'humour finissent par tous se ressembler. La seule ambition que je pourrais avoir à long terme, c'est de donner un coup de pied là-dedans. Déjà au niveau financier: tous les spectacles que j'ai produits étaient gratuits, parce que c'est quelque chose qu'on peut faire, mais qu'on ne fait pas à cause d'intérêts financiers.»

Avant tout le plaisir et non la gloire

Pour cette raison, Sébastien tient à ce que son activité reste un hobby et non un métier. Et s'il devait un jour gagner sa vie grâce à Corthésy Productions, sa profession de foi n'en changera pas pour autant: «Proposer des spectacles originaux, peu coûteux pour le public, et où les artistes sont bien payés.» Pour le moment, le projet suit son cours, et il s'en satisfait: «Ça fait sept mois que je me suis lancé, il n'y a pas un jour où j'ai regretté.» •

Thibaud Ducret

Portraits de rue

PHOTO • Théo Héritier, jeune étudiant à l'Université de Lausanne, a développé son intérêt pour la photographie lors de divers voyages à travers le globe. Ce qui au départ devait être un simple «clic» pour obtenir quelques photos souvenirs, est devenu une réelle passion. Après avoir investi dans du matériel plus adapté à ses attentes et créé son propre site, www.theoheritier.com, ce photographe autodidacte continue de sillonner aussi bien le monde que les rues lausannoises.

Qui es-tu en quelques lignes Théo?
J'ai 25 ans. Je vis actuellement à Lausanne mais je suis originaire du Gros-de-Vaud. J'ai un grand intérêt pour la géographie disons «sociale» ou «humaine». Je m'intéresse aux questions géo-sociales comme celles du climat ou de la migration, notamment. C'est pour cette raison que j'ai pour projet d'entamer, d'ici à septembre 2016, un master en études du développement à la Faculté des géosciences de l'Université de Lausanne. Grand voyageur, je suis actuellement en année sabbatique. Je pars dans un mois pour le Pérou, où j'envisage de louer une voiture pour monter jusqu'au Canada. Durant ce voyage qui durera environ dix mois, je prévois de prendre des photos. Je pense aussi à faire quelques reportages vidéo, ce que je n'ai jamais fait auparavant.

Théo Héritier

La dame aux chaussures rouges.

Qu'est-ce qui t'a décidé à te lancer dans la photographie?
C'est en 2009, lors d'un voyage en Indonésie, que j'ai eu l'occasion de prendre quelques clichés avec un petit compact. Surtout des couchers de soleil, qui représentaient alors de simples photos souvenir. J'ai ensuite décidé d'investir dans des appareils plus coûteux, qui me permettraient de faire des clichés de meilleure qualité durant d'autres voyages. Actuellement, je fais beaucoup de portraits et de photos de rue, que je publie sur mon site internet ainsi que sur ma page Facebook.

Pourquoi avoir choisi un cursus universitaire plutôt qu'une école d'art, plus proche de ta passion?
Durant la majeure partie de ma vie d'étudiant, la photographie n'était qu'un hobby. C'est en hiver 2014, en approfondissant réellement mon intérêt pour la photo et en concrétisant mes projets, que j'ai commencé à réfléchir à la possibilité d'intégrer une école d'art. Aujourd'hui, je laisse la porte ouverte à plusieurs possibilités, même si je prévois sérieusement de retourner à l'Unil après mon année sabbatique.

Théo Héritier

Comment définirais-tu ton «style» photographique?
C'est compliqué à définir. Disons qu'un style, ça se construit avec le temps. J'ai commencé à faire mes premiers portraits lors de manifestations diverses. Maintenant, ce que je préfère, c'est prendre des portraits de gens dans la rue. Un contexte me permet de discuter avec eux, de leur expliquer ce que je fais. Cette prise de contact, avant même de prendre une photo, est très importante pour moi. Pour ce qui est du choix des personnes, j'y vais au *feeling*. Je choisis un visage qui, selon moi, raconte une histoire. Enfin, je dirais que j'essaie de faire des clichés engagés qui abordent certaines problématiques sociales.

Y a-t-il des moments plus difficiles à capter que d'autres?
Pour les photos de rue par exemple, c'est souvent difficile car je suis dans un contexte instantané. Rien n'est prêt à l'avance. Je ne peux rien prévoir ou modifier contrairement aux séances en studio.

Quels sont tes projets futurs en ce qui concerne la photo?
Prochainement, durant mon voyage, j'aimerais faire le même genre de photos que je fais en Suisse, soit des photos de rue ou des portraits. Il faut bien l'avouer, des photos d'un marché en Inde sont souvent plus intéressantes que des photos du marché de Lausanne. Je pense qu'il faut être très doué pour photographier quelque chose qui nous semble banal et le rendre intéressant. Cependant, j'aimerais tout de même me distancer de ce point de vue. Il est un peu facile, voire simpliste, de prendre des photos de ce qui est différent pour générer de l'intérêt.

Ton meilleur souvenir photo?
J'aimerais faire ici, la distinction entre meilleure photographie et meilleur souvenir photographique. Ma meilleure photo se nomme *La dame aux chaussures rouges*. Elle a été prise à l'EPFL. Les couleurs me font penser à du Edward Hopper. Quant à mon meilleur souvenir, il n'est pas lié à un moment en particulier, mais à divers pays que j'ai pu visiter. Par exemple, lorsqu'à la suite d'une marche en fin de nuit l'on arrive au sommet d'une montagne et qu'un paysage magnifique s'offre à nos yeux, c'est quelque chose d'incroyable. •

Propos recueillis par
Valentina San Martin

Les mille et un pinceaux de Sidonie

ART • Oh! Sidonie propose sacs et trousses à motifs originaux. Sidonie Pradervand, étudiante en histoire de l'art, a créé sa marque l'année dernière. Zoom sur un projet haut en couleur.

Toute petite déjà, Sidonie se découvre une passion pour l'art, grâce à sa mère, professeure de dessin. «J'ai toujours traîné dans un atelier en fait», explique-t-elle. C'est encore le cas, puisqu'elle donne désormais des cours à l'atelier Quelque p'Art à Nyon. Ses illustrations, depuis 2014, elle les imprime sur des sacs et des trousses. Elle décrit ainsi ses débuts: «J'ai commencé à faire des dessins qui faisaient partie d'une même série, et je me suis dit qu'il fallait en faire quelque chose, mais quoi? Et j'ai découvert les *tote bags*.» Un support vierge, une matière agréable à travailler, Sidonie est séduite. Mis à part les sacs, qu'elle commande, Sidonie gère elle-même chacune des étapes du processus de fabrication, de la création du visuel à l'impression. Le résultat? Des accessoires originaux et joyeux. Sidonie veut en effet créer un univers «coloré, qui sorte du commun. C'est une joie de vivre que j'espère transmettre avec mes dessins, en sortant du lot.» Sidonie vend ses créations sur des marchés mais aussi sur son site web, un choix logique pour une étudiante: «Avoir une boutique, c'est un peu compliqué, et puis ce qui est chouette, c'est que je peux livrer dans le monde entier!» Le rêve de la jeune créatrice reste néanmoins de vendre, un jour, ses accessoires dans des boutiques.

Valentine Michel

Oh! Sidonie… et tout le reste

Parallèlement à sa marque, Sidonie poursuit son bachelor en histoire de l'art et en français. Elle s'implique également dans la vie universitaire: elle est en effet co-présidente de l'AEL (l'Association des étudiants en lettres). Ce n'est pas le travail qui manque, mais Sidonie s'est tout de même lancée dans un nouveau projet: elle vient de cofonder avec deux étudiantes le Collectif Transversal, une association regroupant des artistes de la région nyonnaise qui ont pour but de mettre sur pied une exposition par année. Une opération motivée par une envie de nouveauté, de sortir d'un cadre officiel jugé trop rigide, afin de donner une chance à chacun. Et la suite? La jeune créatrice souhaite faire évoluer Oh! Sidonie et développe actuellement des plateaux de jeu pour enfants. Etudiante et artiste à mille facettes, il semblerait bien que rien ne puisse arrêter Sidonie. •

Valentine Michel

Retrouvez les créations de Sidonie sur: www.ohsidonie.com

L'étudiant et le politique

POLITIQUE • Si les sondages aiment nous rappeler le désinvestissement politique des jeunes, Loïc Hautier fait figure d'exception. Etudiant en droit, il est également vice-président des Jeunes libéraux-radicaux Vaud, président de comité de campagne et candidat aux récentes élections fédérales. Le militant nous explique comment il marie projet politique et études universitaires.

«Drôle d'endroit pour un libéral», s'exclame Loïc Hautier à propos de la librairie Basta, notre lieu de rendez-vous. Pourtant, son intérêt, dès l'adolescence, pour les auteurs de théorie politique est indissociable de son engagement actuel. De même, sa relation avec son grand-père, lui aussi libéral, aura guidé sa socialisation politique. Dès sa majorité, il saisit l'opportunité de rentrer au comité des JLRV d'Etoy.

«Je fais de la politique parce que je n'aime pas la politique»

Désormais en master de droit général, le jeune libéral explique que «beaucoup de juristes font de la politique. La politique, c'est créer la loi, et le droit, c'est appliquer la loi.» Le militant nuance cependant: «Je fais de la politique parce que je n'aime pas la politique. Je me suis rendu compte que c'était devenu un groupe qui voulait réglementer la vie des individus. Le message libéral est «Foutez-nous la paix». C'est un acte de résistance, à contre-courant.»

PLR

Des ambitions compatibles

Son intégration à l'université a autant structuré sa conception que sa pratique de la politique. « Cela ne prend pas beaucoup de temps en dehors des études. Dans le cadre de la campagne, je suis surtout actif dans le comité et l'organisation. Il faut savoir aménager son emploi du temps.» Admettant une facilité à l'université, le candidat affirme que cette dernière représente une excellente opportunité pour tenter un projet comme le sien, notamment grâce aux partis jeunes. «En tant que candidat sur une liste de jeunes, on sait que l'on ne sera pas élu. On cherche plutôt à se faire connaître, à faire connaitre ses idées, c'est un tremplin.» Le candidat précise que si la progression des jeunes au sein du parti est difficile, elle l'est moins qu'il y a vingt ans. «On nous écoute et on nous craint aussi, car on ne va pas porter le drapeau du parti.» Selon lui, le parti, vieillissant, veut éviter le départ des jeunes générations qui ne suivent pas aveuglément la ligne partisane. La récente formation up!Schweiz, créée par l'ex-présidente des Jeunes PLR, Brenda Mäder, en est l'exemple. Cela dit, même si «la carrière des honneurs» pourrait l'intéresser, le candidat imagine davantage devenir auteur. Il prévoit de lancer son propre blog, persuadé de la nécessité d'éclairer les gens avant de passer à l'action. Revenant sur le privilège qu'est l'université, Loïc Hautier persiste : «Les études sont le meilleur moment pour s'impliquer en politique et choisir son bord. On ne naît pas avec des gênes socialistes ou libéraux, chacun cherche une spiritualité comme une philosophie politique.» •

Guillaume Guenat

Des bancs de l'Unil aux collines d'Antananarivo

ASSOCIATION • Après plusieurs voyages humanitaires à Madagascar, un groupe d'étudiants se lance dans la création d'une association qu'ils baptisent 4MADA. Récit d'une aventure qui prend le pari de réunir deux générations à plus de 8000 kilomètres.

En 2009, un groupe de jeunes Vaudois découvre pour la première fois Madagascar, sa capitale et ses ruelles encombrées. Brusquement, ils sont confrontés à une misère difficilement imaginable. Six ans et trois voyages humanitaires plus tard, les souvenirs de cette aventure sont encore vifs, et avec le recul, la prise de conscience encore plus grande. Ils décident ensemble de fonder leur propre association, 4MADA, à la tête de laquelle se retrouve, un peu malgré lui, Clément Clivaz, étudiant de 19 ans en sciences du sport à l'Université de Lausanne. Leur but premier est d'apporter une aide ciblée aux personnes âgées d'une banlieue de la capitale, Antananarivo, tout en s'appuyant sur leur propre expérience. C'est ce qui constitue, selon Clément, la force de leur entreprise: «Le fait d'être allé là-bas pour voir soi-même ce qui cloche permet d'avoir un projet beaucoup plus adapté.»

Abandonnés dans l'anonymat des villes surpeuplées

Les anciens en détresse

L'autre particularité de 4MADA réside dans la tranche de population visée. Pour l'instant, la principale activité de l'association consiste à parrainer une organisation déjà existante sur place, Zoukiouls, qui signifie «anciens» en malgache. En effet, la situation des personnes âgées à Madagascar est souvent méconnue. Ces dernières ne reçoivent aucune aide financière de la part de l'Etat. Ainsi, comme le familiarisme prime, les aînés sont contraints de se reposer entièrement sur leurs enfants. Bien souvent confrontées à une situation de pauvreté extrême, les jeunes générations se voient finalement forcées d'abandonner leurs parents dans l'anonymat des villes surpeuplées. Zoukiouls apporte un soutien basique mais néanmoins nécessaire aux personnes âgées: de la nourriture et un peu de compagnie.

Le projet de l'association, qui réunit exclusivement des jeunes de moins de 21 ans, ne s'arrête pas là: 4MADA voudrait élargir ses horizons, à l'échelle locale tout au moins. Malgré des débuts un peu balbutiants sur la scène de l'humanitaire, son président s'estime confiant pour la suite: «J'ai de la peine à croire à la possibilité d'un échec. Notre budget est atteignable et nous y croyons tous fermement.» Pour Clément, ce projet représente une excellente occasion d'améliorer ses capacités d'organisation et d'acquérir de l'expérience, un atout indéniable pour son avenir professionnel. Le jeune homme n'a d'ailleurs pas froid aux yeux. En plus de son investissement pour 4MADA, il gère de front son bachelor en sciences du sport et géographie, son rôle au sein de l'association des étudiants en SSP et l'organisation d'un futur échange universitaire.

4MADA

Instant de complicité partagé avec une *zoukioul*

Une jeunesse à double tranchant: entre dynamisme et manque d'expérience

Déficit de crédibilité?

En réalité, le défi majeur auquel l'étudiant et son équipe doivent faire face n'est pas tant celui du temps investi que celui d'un potentiel déficit de crédibilité. Leur jeunesse se révèle être à double tranchant: leur dynamisme et envie d'innover sont entachés par un certain manque d'expérience, que les futurs donateurs pourraient interpréter comme de la naïveté. L'éloignement géographique, allié à la situation économico-politique de Madagascar, renforce encore davantage les doutes. Des interrogations apparaissent. Concrètement, quel usage sera fait des dons? Les collaborateurs présents sur place sont-ils honnêtes? Clément en a conscience: «On va essayer d'être à la fois une association jeune et vivante, de mettre le côté fun en avant en ce qui concerne le marketing, mais aussi de respecter tous les aspects sérieux liés au projet.» Pour ce faire, 4MADA a l'avantage d'être constitué de jeunes qui se sont tous rendus sur place, ont observé le fonctionnement de Zoukiouls et côtoyé les personnes engagées dans l'organisation. A cette connaissance du terrain s'ajoute une collaboration avec le responsable des relations internationales de DM-échange et mission, un organisme apparenté aux Eglises protestantes romandes. Il endosse le rôle de vérificateur en se rendant plusieurs fois par année à Antananarivo, afin de contrôler les comptes rendus des collaborateurs et de décider si et où l'argent peut être versé. «On a réussi à avoir une confiance qui va dans les deux sens, de nous envers nos contacts mais aussi de leur part envers nous.»

Une association qui s'adresse prioritairement aux étudiants

Une association qui mise sur la jeunesse

Les membres de 4MADA communiquent aussi régulièrement avec des jeunes Malgaches rencontrés durant leurs séjours, et dont les récits s'avèrent souvent révélateurs de la situation socio-économique du pays. Désireux de s'émanciper de DM-échange et mission, qui lui a permis de nouer ces liens et de mettre en place les bases de son projet, le groupe pourra sans doute y puiser l'inspiration pour de nouveaux engagements, et créer ainsi une association qui lui ressemble. Association qui, d'ailleurs, s'adresse prioritairement aux étudiants: ils profitent par exemple d'un tarif réduit s'ils s'engagent comme donateurs. Une fête étudiante dont les bénéfices seront reversés à 4MADA aura également lieu dans le courant du mois de novembre. Un premier pas enthousiasmant pour une association pas tout à fait comme les autres. •

Ophélie Schärer

Quand le temps t'accule

START-UP • A l'heure où les *start-up* font le buzz et que de plus en plus de jeunes entrepreneurs se lancent sur le marché, certains étudiants décident de franchir le pas et de proposer leur propre concept. C'est le cas de Timothée Barghouth et de Paul Edgard Lévy, qui, depuis plus d'un an et demi, développent une application nommée Sqeedtime.

L'application permet de «rejoindre ses amis pour des activités spontanées et de bénéficier d'offres commerciales à cette occasion», nous explique l'un des cofondateurs. En bref, le remède parfait contre les tristes soirées passées derrière son écran. Sqeedtime vous informe des activités que proposent vos amis et vous permet de choisir librement celle à laquelle vous désirez participer. «Sqeedtime, ce sont les bonnes personnes au bon moment et au bon endroit!» Un slogan qui promet de ne jamais s'ennuyer.

Sqeedtime

Se lancer!

Une fois n'est pas coutume, les étudiants à la base de ce projet ne sortent pas de la filière HEC ou de l'EPFL. Tous deux détenteurs d'un bachelor en droit et actuellement en master droit pour l'un et droit et finance pour l'autre, ces deux amis ont lancé le projet sur la base d'un constat simple: celui de ne pas toujours trouver des amis proches avec lesquels passer du temps quand ils le désiraient. C'est le sentiment de ne pas toujours maximiser son temps libre qui est à l'origine du projet: «Nous voulons pousser les rencontres spontanées entre les gens, utiliser un moyen de communication qui souvent nous sépare pour, au contraire, nous rassembler», explique Timothée.

Pousser les rencontres spontanées entre les personnes

Cependant, entre l'idée et la réalisation, le pas n'est pas facilement franchi. Devant l'enjeu financier, le peu d'expérience professionnelle et la peur de ne pas y arriver, nombreux sont ceux qui n'osent pas se lancer dans de tels projets, croyant devoir laisser cela à des professionnels. Eux l'ont fait, et leurs parcours associatifs sont pour beaucoup dans cette décision: «Ces expériences nous ont montré qu'on était capables de mener à bien des tâches parfois compliquées, et que l'investissement de soi et la motivation peuvent souvent pallier un manque d'expérience. Cela nous a donné la force de nous lancer, même sans forcément maîtriser toutes les étapes qui nous attendaient.»

Avoir l'idée, mais ensuite?

Développer un tel projet ne semble pas si aisé pour quiconque n'a pas d'expérience dans le domaine de l'entreprenariat. Au départ, le schéma classique impose de lancer un prototype, nous explique-t-on. Le produit dit «primaire». A ce stade, seules les fonctionnalités de base y apparaissent, le but étant de tester le produit: «L'objectif est ainsi de très rapidement se confronter au marché. La pire erreur pour un entrepreneur est en effet de ne se focaliser que sur son produit sans en analyser ses potentiels consommateurs.» Vient ensuite la recherche d'investisseurs éventuels, appelée tour de financement. Cette étape peut prendre du temps: «Il y en a souvent beaucoup avant de réussir à devenir rentable…», relève l'un des cofondateurs. L'équipe, de son côté, s'est agrandie avec le temps et compte désormais un CMO *(Chief Marketing Officer)*, des développeurs et quelques auxiliaires.

Faire la différence

Mais entre Whatsapp ou Facebook qui proposent déjà de tels services, comment parvient-on à faire la différence et à se démarquer? Selon eux, «la plus-value de Sqeedtime réside dans le fait qu'il permet de toucher un cercle d'amis beaucoup plus large (une centaine de personnes) et qu'il ne spamme pas. Les gens viennent chercher l'application qu'ils désirent et ne sont pas dérangés s'il ne sont pas disponibles.» A la croisée de Whatsapp et de Deindeal, l'application fait aussi la différence en proposant diverses suggestions d'activités aux alentours et offre un outil promotionnel nouveau aux prestataires de services.

Un phénomène d'hypercroisance de l'entreprenariat dans le canton

Un domaine qui ne cesse de croître

Preuve de l'hypercroissance de l'entreprenariat dans le canton de Vaud, l'EPFL Innovation Park est l'un des leaders suisses dans le domaine et héberge une centaine de *start-up* à l'image de Sqeedtime. Pas facile, dès lors, de se démarquer au milieu de cette masse! Pourtant nos deux jeunes entrepreneurs restent positifs: «Il est indéniable qu'un engouement est né autour de l'entreprenariat ces dernières années. Mais tant mieux! Le but, c'est que des jeunes se lancent dans un projet, créent quelque chose. C'est comme ça qu'on avancera.» Face à une offre si grande sur le marché des *start-up,* l'entraide entre jeunes entrepreneurs passe souvent à la trappe, une situation que déplore Timothée: «Chacun reste dans son coin et voit les autres comme des concurrents. C'est faux et c'est dommage.» Finaliste du concours Web Startup Challenge du Carrefour des créateurs, l'application a également passé le premier round de Venture Kick. La prochaine échéance sera la finale des Swiss Startups Awards, dont ils font d'ores et déjà partie des trois dernières équipes en lice. Si ces différents concours leur ont apporté un gain de visibilité et parfois même de l'argent, ils ne sont pas leurs objectifs premiers: «Le vrai succès, c'est d'avoir un concept qui marche, qui attire des utilisateurs et des clients. On ne doit pas l'occulter en mettant toute notre énergie dans des concours.» L'application, quant à elle, sera lancée dès mi-novembre à Lausanne. •

Lucile Tonnerre

Plus d'informations sur: www.sqeedtime.ch

L'attaque des salades volantes

CRUDITÉS • Des salades qui volent, ça vous étonne? Se développant petit à petit, même en Suisse, l'aéroponie pourrait bien changer l'avenir des légumes aussi bien que celui des humains!

Avec plus de 7 milliards d'êtres humains sur la planète, difficile de parvenir à tous les nourrir. En effet, la population mondiale ne cessant d'augmenter, les ressources deviendront bientôt insuffisantes pour satisfaire les besoins de tous.

Les ressources deviendront bientôt insuffisantes

Cependant, conscientes qu'il est urgent de trouver d'autres manières de se nourrir et de cultiver des produits, certaines sociétés n'hésitent pas à investir dans de nouvelles méthodes, toutes plus créatives les unes que les autres.

De nouvelles solutions

Si certains préconisent l'alimentation par les insectes (grillons, vers ou même scorpions), d'autres restent sur des aliments plus traditionnels, mais innovent quant au moyen de cultiver ceux-ci. L'une de ces méthodes est l'aéroponie, mise en place, entre autres, par la société CombaGroup SA au sein même du canton de Vaud, dans le village de Molondin. Soutenue par l'Etat, la HEIG-VD et plusieurs associations de promotion économique et d'innovation, la *start-up*, fondée par Benoît de Combaud, a pu voir le jour en 2012. Le but de la société est simple: développer une installation de culture de salades, qui seront ensuite vendues par sachets. Là où les choses deviennent plus originales, c'est qu'il s'agit de cultiver des salades, mais dans les airs s'il vous plaît!

Cultiver des salades, mais dans les airs s'il vous plaît!

En effet, CombaGroup se consacre à l'aéroponie, méthode qui consiste à faire pousser des légumes hors du sol, en leur fournissant tous les nutriments nécessaires directement par les racines. Pour ce faire, les salades sont suspendues en hauteur à l'intérieur de petits blocs de mousse synthétique d'où les racines dépassent. Elles profitent ainsi d'un apport maximal en oxygène et d'une utilisation optimale de l'eau, le surplus s'égouttant avant d'être récupéré. En plus de cela, une solution nutritive est régulièrement pulvérisée sur les racines grâce à de petites buses fixées au-dessous des salades.

Lorenza Antoanini

Une méthode qui possède de nombreux avantages

Une multitude de points positifs

Si cette méthode se développe de plus en plus, c'est bien qu'elle possède de nombreux avantages. En effet, l'excédent d'eau tombe sur une bâche posée sur le sol, qui récupère celui-ci. L'eau est ensuite filtrée, puis réutilisée sur les salades, ce qui ne gaspille rien. De plus, contrairement aux cultures saisonnières, ces salades sont élevées toute l'année dans une serre chauffée, où un éclairage vient pallier le manque d'ensoleillement hivernal. La serre empêche également l'introduction de nuisibles, ce qui limite les pertes. La société n'en compte d'ailleurs que lors du lavage des légumes et de leur transport. Les salades de CombaGroup seront sur le marché suisse, dès que leur système sera entièrement finalisé. L'aéroponie représente donc peut-être l'un des moyens pour contrer le manque de nourriture. Insectes ou légumes, que choisirez-vous? •

Lauréane Badoux

CHRONIQUE SATIRIQUE

Miroir mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle!

Il y a plus de 60 ans était élue une représentante de grâce. Le 7 novembre prochain, lors d'un magnifique bal, les futurs sujets de son altesse désigneront la nouvelle princesse suisse.

Il était une fois une charmante, jeune et docile princesse qui, bien évidemment, était largement appréciée au sein de la populace helvète. Cependant, loin de n'être qu'estimée par des nains naïvement admiratifs, cette merveilleuse brune avait toutes les qualités que l'on attend d'une femme moderne: elle était belle, intelligente (mais pas trop), amie des bêtes, humble, toujours prête à aider son prochain. Elle détenait de plus la ferme ambition de devenir, un jour, «une bonne épouse ainsi qu'une bonne mère» afin de satisfaire son valeureux prince (tout aussi charmant qu'elle bien sûr; secourir les plus miséreux oui, mais sortir avec Quasimodo non) et de s'assurer de l'éventualité d'un original «ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants».

Néanmoins, comme tout enchantement a une fin, le règne de cette jeune monarque devait s'achever au cœur de tristes jours d'automne.

Heureusement, les aspirantes au trône semblent détenir tous les critères pour accepter de devenir, peut-être, la future héritière de la couronne. Ravies de participer à l'élection, elles se montrent envoûtées à l'idée de monter sur scène et d'être jugées de manière tout à fait objective par de parfaits inconnus.

Envoûtées à l'idée de monter sur scène et d'être jugées

Il serait donc fort tragique si, par la plus blanche des coïncidences, une farouche sorcière suffragette rejetée du royaume, décidait de rompre le charme en provoquant en elles la fatale tentation de croquer, ne serait-ce qu'une petite morce sucrée du fruit défendu, portant dans sa douceur délectable, le goût d'une once de conscience. •

Valentina San Martin

Mes fesses ne sont pas les tiennes

CLICHÉS • Si bien des aspects ont évolué quant à l'égalité entre hommes et femmes, les rôles sociaux de chacun demeurent, eux, clairement définis. Le corps de la femme reste un objet public et l'homme demeure un symbole de force. Aperçu de la situation actuelle.

En septembre dernier, plusieurs serveuses employées par un casino ont perdu le procès qu'elles menaient contre celui-ci. La raison de cette poursuite? Deux de ces femmes ont été licenciées par le casino de l'Hôtel Borgata à Atlantic City parce qu'elles ont, selon leurs supérieurs, pris «trop» de poids.

Licenciées parce qu'elles ont pris trop de poids

En effet, leur contrat stipule qu'une prise de poids n'est pas acceptée si elle excède 7% du poids total de la personne. Le casino force ses employées à des pesées régulières et publiques, évidemment vécues comme humiliantes et pour lesquelles les laxatifs sont fortement conseillés afin de réduire brièvement son poids de quelques grammes. Les supérieurs encouragent également les femmes à ne pas prendre de médicaments sur ordonnance, qui pourraient causer une prise de poids, tel qu'un traitement contre l'asthme. Chose étonnante, il n'y a aucun cas documenté de mesures disciplinaires ou de harcèlement contre les employés masculins. Finalement, après avoir traîné le casino de l'Hôtel Borgata en justice pour discrimination envers les femmes et leur corps, les serveuses ont perdu le procès. Il est en effet licite, aux Etats-Unis, de renvoyer quelqu'un sur la base de son poids, le Michigan étant le seul Etat qui offre une protection légale aux employés quant aux cas de discrimination basés sur le poids ou la taille. Que peut-on en conclure? Que le gouvernement a le pouvoir sur les corps des femmes. S'agit-il d'un cas isolé ou est-ce un schéma classique au sein de notre société patriarcale?

Un corps public

Le problème est en fait plus large. Sandra Bartky, professeure émérite de philosophie et d'études genre à l'Université de l'Illinois à Chicago, le théorise déjà depuis les années 1970. D'après elle, la féminité subit trois types de régulations: dans le premier cas, il s'agit des restrictions alimentaires imposées, telles que les régimes et autres techniques spécifiquement destinées aux femmes afin de gommer rides et cellulite. Le deuxième concerne la posture et la gestion corporelle que l'on inculque aux femmes dès leur plus jeune âge afin qu'elles occupent le moins de place possible. Le dernier rassemble les techniques que les femmes sont fortement encouragées à suivre pour correspondre aux attentes sociales, telles que le maquillage, l'épilation, voire la chirurgie plastique. De bien des manières donc, les femmes subissent des pressions constantes auxquelles elles doivent se soumettre pour «corriger» leur corps afin d'obtenir une valeur sociale. Ce contrôle permanent que leur imposent depuis des siècles les hommes, qui détiennent majoritairement le pouvoir, place les femmes en position d'infériorité.

Corriger son corps pour obtenir une valeur sociale

Pour Thierry Delessert, docteur en science politique et chargé de cours à l'Unil, ces différences entre hommes et femmes «sont purement culturelles: elles s'inscrivent dans la Chrétienté et ont été «naturalisées» par les sciences médicales et juridiques dès le XIXe siècle sous couvert de scientificité: le masculin est considéré, en longue durée historique, dominant et le féminin dominé.» En résumé, si les femmes doivent prendre moins de place, c'est pour en laisser plus aux hommes.

Et les mecs dans tout ça?

Le sexisme, bien que prioritairement dirigé contre les femmes, a également des conséquences sur les hommes. Ceux-ci doivent aussi faire face à des attentes sociales, bien que l'objectification sexuelle touche majoritairement les femmes, comme le montre l'affaire du casino (sur l'objectification des femmes dans la publicité, voir *L'auditoire* n°228). Loin de nous l'idée, pourtant, de nier les injustices envers les hommes. Actuellement, la garde des enfants dans un cas de divorce est donnée aux femmes, car l'instinct maternel serait soi-disant uniquement féminin. Or, comme le rappelle fort justement Thierry Delessert, «avoir un pénis ou un vagin ne détermine pas les capacités humaines».

Lauréane Badoux

La gestion corporelle n'est culturellement pas la même entre hommes et femmes.

«Avoir un pénis ou un vagin ne détermine pas les capacités humaines»

Pourtant, toute forme de vulnérabilité ou de faiblesse de la part d'un homme est perçue négativement par la société; les grosses productions hollywoodiennes, comme le récent *Everest*, n'ont aucun problème à montrer une femme qui pleure, mais détournent la caméra lorsque les larmes montent aux yeux d'un homme. Il est difficile de dépasser les clichés qui régissent notre société: le meilleur moyen d'insulter un homme reste de le traiter de femme.

Et pour l'avenir?

Si des avancées ont été faites dans le passé, elles sont somme toute bien récentes. Rappelons-nous par exemple que le suffrage féminin en Suisse ne date que de 1971. Il reste donc encore une multitude de changements à faire, et à long terme. En effet, comme le dit Thierry Delessert, «l'histoire nous montre bien que les évolutions sociales ne sont pas linéaires vers un «progrès» ou une «modernité» – deux concepts en fait fort relatifs – et peuvent voir des spectaculaires retournements de situation, avec le concours non conscient des dominées et dominés eux-mêmes». Remontons nos manches, nous avons encore du boulot. •

Valentine Michel et Lauréane Badoux

Tsépakoi

Pourquoi s'embrasse-t-on sur la bouche?

Après tout, on pourrait tout aussi bien se lécher les coudes. Alors à quoi cela sert-il de se rouler une grosse galoche?

Cette question a fait l'objet de quelques recherches et sa science porte même un nom: la philamatologie. Pratique commune à de nombreux animaux, lécher la salive de l'autre a pour but premier de tester l'immunité du partenaire. Situé au-dessus du palais, l'organe vomé-ronasal détecte grâce aux phéromones transmises par le contact si la génétique de l'autre est trop proche. Dans ce cas, il amène une baisse du plaisir. Un aspect biologique qui permet d'obtenir une meilleure descendance. Cette raison est moindre chez l'homme, où la pratique d'embrasser n'est pas universelle. Dans certaines sociétés, les fluides peuvent être vus comme magiques ou répugnants. En Occident, le baiser est une pratique culturelle érotique et la langue y a une forte connotation sexuelle. Toujours est-il que le *French kiss* a une réelle fonction pour l'être humain. Des chercheurs d'Oxford ont démontré qu'il nous aiderait à trouver le bon partenaire sexuel. Au travers du baiser, on évalue la qualité du potentiel associé d'une future partie de jambes en l'air. Une fois ce dernier trouvé, s'embrasser permettrait de le garder. Des biologistes ont en effet montré que l'acte favorise la fabrication d'ocytocine, l'hormone de liaison. Enfin un dernier argument pour se mélanger les langues: un baiser apporte les mêmes bienfaits qu'avaler une tablette de chocolat, tout en brûlant une ou deux calories. C'est que c'est pas de tout repos de se rouler un patin, 29 muscles que cela demande! •

Emmanuelle Vollenweider

Dr.

J'ai testé pour vous

Bienvenue à Veganopolis

Est-ce le nom d'une cité futuriste? Presque. Le Veganopolis Café est le premier *take away* végétalien de Lausanne.

L'auditoire ne reculant devant aucun défi, on s'est donc rendu à l'avenue des Bains 4C à deux pas du parc de Milan sous gare afin de tester la nourriture dite *vegan*. Mais qu'est-ce que le véganisme? C'est un mode de vie consistant à ne consommer aucun produit issu des animaux ou de leur exploitation qui part du principe que l'être humain n'est pas supérieur aux espèces animales. Beau en théorie, pas forcément simple à mettre en pratique dans la réalité, ne serait-ce qu'au niveau de l'alimentation. Que peut-on consommer lorsque l'on sait que de la gélatine animale est utilisée dans les bonbons ou même dans le jus de pomme? Comment cuisiner sans certains produits comme les œufs ou le lait? Et surtout, est-ce que cela sera bon? Testons!

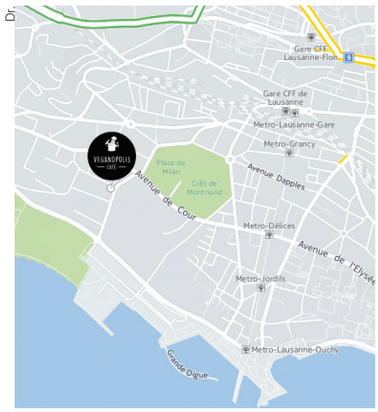
Une vitrine pour un collectif

L'ouverture du Veganopolis Café, le 21 septembre dernier, était l'occasion d'aller, enfin, goûter les plats élaborés par le collectif du même nom. L'espace est petit, sobre et lumineux. Cela pourraît être un point négatif, mais l'excentrification permet de découvrir le Lausanne sous-gare. Il est 13h, pourtant, il faut patienter, car les clients sont bien là. Le menu burger est, avec la boisson offerte – privilège d'étudiant – à 13.50 frs. Les frites sont succulentes, le burger composé de lentilles est savoureux. C'est sain, ça change, ça donne d'autres idées de cuisine. Les prix sont corrects, les produits préparés avec soin, le personnel souriant et gentil. Veganopolis n'est, certes, pas une cité, mais c'est un îlot où il fait bon manger. •

Julie Collet

Plus d'informations sur: http://veganopolis.org

Dr.



Chronique mode: L'automne fait sa crise

Cette année, l'automne brise les règles en matière de mode et vous permet de laisser parler votre créativité. Plus rien n'est interdit! Pour vous, nous avons créé une liste des classiques et des *must have* à adopter cette saison pour être au top!

Tout a commencé cet été lorsque les *fashionistas* se sont mis à porter le *all white*. Cette tendance monochrome s'est réveillée cet été et n'est pas passée inaperçue. Le fameux *all white* s'est transformé doucement, mais sûrement, en mode unicolore, qui suggère un look total d'une même couleur tout en répondant aux critères automnaux. Cette saison, on adoptera donc un look *all dark green* ou *all brown*, par exemple. Comme une tendance ne vient jamais seule, elle est accompagnée cette année de formes géométriques. Les vêtements imprimés ou aux découpes spéciales sont présents dans chaque enseigne et représentent un véritable *must-have* dans votre armoire. Néanmoins, pour briser la rigidité de cette mode géométrique et monochrome, les franges savent s'imposer au fil du temps. Cet été, les sacs à franges ont séduit le monde de la mode, mais désormais celles-ci font un *come-back* sensationnel sur les jupes, les ponchos ou les vestes. Pour terminer cette alerte aux dernières tendances, on ne peut passer à côté du mélange de matières inhabituel. Le cuir se marie avec la laine et le velours, sans aucune difficulté, et les fautes de goût n'ont plus lieu d'être.

Pour les hommes

Messieurs, nous ne vous oublions pas! Focalisez-vous sur des tenues monochromes également, accompagnées d'un manteau et d'un bonnet ajusté. Le tout est de refléter la simplicité, voire le minimalisme, et d'aborder des tenues épurées. Pour conclure, n'oubliez pas d'oser et de mélanger, car, cette année, l'automne vous le permet. Donc faites votre crise tout en suivant l'actualité! •

Sarah Pecherski

Coup de fil!

ENQUÊTE • Du 9 novembre au 4 décembre aura lieu l'emblématique enquête «Comment allez-vous ?». Considérée comme un check-up annuel de l'Unil et ses nouveaux étudiant-e-s, elle permet de les informer, encadrer et soutenir.

Chaque année, plus de 2'000 étudiant-e-s débutent leur bachelor à l'Université de Lausanne. Nouvel environnement, nouveau style d'enseignement, nouveaux repères: les premiers pas à l'Université ne sont pas toujours aisés. Pour les aider à entrer dans le monde des études universitaires, l'Unil met en place plusieurs mesures, telles qu'un cours d'introduction aux études universitaires, une série d'ateliers sur les méthodes de travail ainsi que l'enquête «Comment allez-vous?».
Cette enquête, menée conjointement depuis 2006 par le Service d'orientation et carrières (SOC) avec la collaboration de la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE), interroge par téléphone toutes les personnes inscrites pour la première fois dans un cursus de bachelor à l'Unil.
Mais qui sont ces téléphonistes?

Dr.

Connaissent-ils réellement les besoins des étudiant-e-s? Soyez rassurés, ce ne sont ni LINK ni M.I.S qui mèneront cette enquête, mais bien une équipe de 20 étudiant-e-s en fin de bachelor ou en master à l'Unil, et qui s'inquiètent, comme vous et moi, du bien-être des étudiant-e-s de l'Université de Lausanne.
Chaque appel téléphonique dure une quinzaine de minutes, à travers lequel les nouveaux universitaires sont interrogés sur leur choix d'études, leurs méthodes de travail, leur situation financière, leurs habitudes de vie, ainsi que sur les difficultés d'adaptation qu'ils pourraient éventuellement rencontrer. De plus, pour chaque thème traité avec l'étudiant-e, des conseils personnels sont donnés par les téléphonistes ainsi que la diffusion de nombreuses informations portant sur les différents services – SOC, SASC, Aumônerie, etc - et les ressources à disposition sur le campus.
Depuis son lancement en 2006, l'enquête «Comment allez-vous?» rencontre un franc succès auprès des étudiant-e-s sondé-e-s, et les résultats qui en ressortent (voir ci-dessous) montrent que les étudiant-e-s inscrit-e-s en première année de bachelor s'adaptent bien et rapidement aux études universitaires.
A chaque édition de l'enquête, sa thématique centrale. Si en 2014 elle portait sur les différents services présents sur le campus, cette année elle sera consacrée aux nombreux débouchés existants après une formation à l'Unil. Une thématique très actuelle, notamment auprès des étudiant-e-s en Lettres et SSP, qui se sentent bien souvent perdus dans l'étendus des débouchés existants. •

Paulo Silva

Comment allez-vous?

Chaque année, le Service d'orientation et carrières mène une enquête téléphonique en collaboration avec la FAE auprès de tous les étudiants inscrits pour la première fois à l'Unil dans un cursus de bachelor. Réalisée quelques semaines après la rentrée académique de septembre, l'enquête «Comment allez-vous?» permet de vérifier l'adaptation des nouveaux étudiants. Elle a pour double objectif de les sensibiliser aux caractéristiques des études à l'Université de Lausanne et de faciliter leur intégration en les informant sur les ressources à disposition sur le campus. Entre novembre et décembre 2014, 20 étudiants avancés ont donc appelé 1'042 étudiants inscrits pour la première fois dans un Bachelor à l'Unil. Ils ont pu ainsi récolter de précieuses données sur la vie estudiantine et donner aux nouveaux des conseils pour bien appréhender les études à l'Unil.

Quelques chiffres
93.3% des étudiants sont satisfaits de leur choix d'études.
95.8% sont satisfaits des enseignements donnés à l'Unil.
En moyenne, un étudiant de première année est occupé à ses études environ 41 heures par semaine (25 heures et demie de cours, séminaires ou travaux pratiques, et 15 heures et demie de révisions).
80.5% estiment avoir de bonnes méthodes de travail.
48.5% ont un emploi à côté de leurs études et y consacrent, en moyenne, 6 heures et demie par semaine.
47.4% participent aux activités organisées par les diverses associations sur le campus.
91.9% sont actifs sur les réseaux sociaux. •

L'enquête complète sur le web!

J'ai enfin un stage!

STAGE • Que faire après ses études? C'est la question que tout étudiant se pose. Plusieurs font le choix du stage, mais avons-nous tous les mêmes chances? Explications avec Elisabeth Hoffman, du SOC (Services d'orientation et carrière) ainsi que deux bachelières.

30% des gradués (après le Master) ont initialement un statut de stagiaire, selon l'enquête «Gradués 4 ans après», menée tous les quatre ans par le Service d'orientation et carrière de l'Unil (SOC): «Aujourd'hui, alors que l'université est bien loin d'être l'usine à chômeurs décrite par certains le passage à l'emploi reste une préoccupation partagée», indique Elisabeth Hoffman, responsable du service.

Elsa Da Costa Villar

Bachelor, master, tous sur un pied d'égalité?

Le SOC est conscient de cette inquiétude par le biais de ses permanences où plus de 45% des demandes concernent la relecture de dossiers de candidature ou les perspectives professionnelles. Selon Elisabeth Hoffman et sa collègue Stefania d'Onofrio, psychologue du travail, cela concerne surtout les étudiants en master.

La responsable du SOC précise que, bien que cela soit rare, «certains bacheliers décident de suspendre leurs études pendant un an afin de travailler, le but étant de faire le bon choix quant au master.» C'est le cas de Camille, étudiante en master of sciences in management, qui avait décidé de mettre ses études entre parenthèses un an après son bachelor pour débuter un stage en marketing aux Transports Publics Lausannois: «J'étais intéressée par le marketing sans vraiment connaître le métier; j'ai donc décidé de faire un stage.» Chez d'autres, le stage devient une nécessité, comme pour Kathleen, stagiaire en gestion des collections d'un musée et bachelière en lettres, qui nous explique que, certains masters étant sur dossier, «il est vivement recommandé d'avoir une expérience professionnelle».

Cependant, certains employeurs préfèrent privilégier des étudiants en master pour les stages. La responsable du SOC nuance toutefois la critique, soulignant que les bacheliers « n'ont pas la maturité, l'expérience de vie auxquelles s'attendent les employeurs». Une réticence qui laisse Kathleen perplexe, ne comprenant pas pourquoi faire cette différence lorsqu'il s'agit d'un stage. Elle s'est souvent vu refuser sa candidature car elle n'avait pas l'obligation d'en faire pendant ses études ou n'était pas en master, alors qu'il est primordial d'avoir une expérience pour certains master sur dossier. Tandis que Camille explique qu'en HEC «il est compréhensible que le secteur de la finance, par exemple, sera plus exigeant car le bachelor ne prépare pas à cela.»

De simples clichés

Du côté des facultés, on se rend compte de la difficulté de «traduire les compétences académiques en compétences plus transversales exploitables dans le monde du travail», explique Elisabeth Hoffman. Camille en témoigne: «En cours de bachelor, la théorie est très vague. Il est dur de faire un lien avec la réalité.»

En ce sens, les facultés cherchent à professionnaliser leur cursus, notamment en master, afin de faciliter le passage à l'emploi en incluant des stages ou des spécialisations. L'étudiante de lettres souligne d'ailleurs que «c'est utile pour acquérir une expérience et avoir une idée de ce vers quoi les études peuvent nous mener». En parcourant les différents programmes d'étude, l'autonomisation des différentes facultés en la matière est frappante. C'est à chacune de décider si elle veut ou non intégrer un stage dans son programme.

Qui affirmerait que certaines facultés sont privilégiées face à d'autres se trompe. Les étudiants des filières généralistes, notamment en sciences humaines, ont des débouchés multiples et non linéaires, s'intéressant particulièrement aux prestations de carrière du SOC, où il leur est alors conseillé d'être «souples» dans leur recherche. Ainsi ils pourront mieux se rendre compte du nombre élevé d'offres de stage qui leur est offert. La rumeur voulant que la fillière HEC laisserait plus de chances de trouver un stage se révèle fausse. «Des fois, on est un peu étonné. Dans notre programme Unistage, on a des stages super, mais personne ne vient se présenter», se désole la responsable. •

Elsa Da Costa Villar

Plus d'infos sur:
http://www.unil.ch/perspectives

Il paraît…

Une banane dans *L'auditoire*. Beaucoup y pensaient, peu osaient l'espérer. C'est maintenant chose faite.

Les deux médias étudiants de l'Unil, *L'auditoire* et Fréquence Banane, fusionnent pour le meilleur… et le pire (mais ça, c'est déjà fait). La première réunion plénière des membres radio et journal papier a eu lieu mercredi dernier, mais entre ceux qui aiment s'écouter parler et ceux qui ne font que se relire, c'était un peu un langage de sourds. Alors, pour favoriser le dialogue, on a échangé les rôles de rédacteurs radiophoniques et papier. Et tout de suite, jingle: Tin tinin… tin tin… TADINDIN L'Ôoooodiiitoiiiire!

«Un groupe de médias étudiants bénévoles? Très dangereux!»

Ouais, peut-être que le pire est encore à venir finalement. Pourtant, entre la joie non dissimulée de ceux qui «écoutent de la VRAIE radio, plutôt que les trucs d'étudiants amateurs» et l'enthousiasme exalté des gens qui «ne lisent pas cette connerie de torchon écolo-gauchotrotskiste», il existe malgré tout des insatisfaits fustigeant cette concentration des médias universitaires. Interrogé sur le sujet par le journal *20 pubs par minutes*, A. Lagardère s'est montré critique envers cette fusion: «Un groupe de médias étudiants bénévoles? Très dangereux! On ne peut même pas les menacer de baisser leur salaire pour limiter leur liberté d'expression…» Les membres du supra-conglomérat Fréquence Ban'Unil'auditoire ont répondu que si leur seul défaut était d'être incorruptible, ils étaient prêts à y remédier dès qu'une occasion se présenterait. •

Victor Comte

Ces étudiants qui n'ont plus vingt ans

ÉTUDES • Discrets mais omniprésents, vous les avez déjà remarqués en feignant de les ignorer. Ils se retrouvent sur les bancs de l'université, mais leur âge jure avec la moyenne des amphis. Isabel, 48 ans, se confie.

Isabel Haffmans est enseignante au primaire et bachelière en allemand et en italien. Née en Allemagne, elle a passé sa vie entre le Burkina Faso, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse. Après une formation de traductrice, elle est venue travailler en Suisse pour fonder sa famille. Néanmoins, une volonté de faire carrière dans l'éducation aura motivé en 2012 des études à l'Unil.

Comment perçois-tu le fait de reprendre tardivement les études?
Si j'avais été mère célibataire, je n'aurais pas fait tout ça. C'est grâce à mon sponsor *[désigne son mari]* et à nos salaires que cela a été possible. Autre chose, c'est cool d'étudier. C'est autant d'investissement en temps que de travailler à 100%, mais c'est beaucoup plus enrichissant.

Ta relation avec les professeurs est-elle particulière?
Des fois je remarque qu'ils ont le même âge que moi, voire sont plus jeunes. Je n'ai pas de problème d'autorité parce que ce sont eux les profs et qu'ils ont quelque chose à m'apprendre, à certaines exceptions près où je peux dire que j'ai de l'expérience de vie.

Sens-tu un décalage avec les autres étudiants?
Je me suis toujours sentie à l'aise, jamais mise à part ni traitée autrement. Les étudiants sont très ouverts. Des fois, j'oublie la différence, mais dans le regard des autres je me rends compte qu'il y en a une. Je le vois aussi parce que j'ai l'habitude de poser des questions. Avec une amie on est les seules à causer.

Es-tu plus confiante du fait d'avoir déjà fait des études ou plus simplement d'être plus âgée?
Je pense que c'est lié à mon tempérament et à ma culture. En Allemagne on a davantage la culture de la discussion. Ici je deviens dingue, même les enfants (dans mon travail) ne parlent pas et on sent la continuité à l'université.

Arrives-tu à gérer travail et cours?
C'est lourd. Cette année j'ai peu enseigné parce que je veux finir l'uni, mais l'année passée c'était très stressant. Au niveau financier, c'est un peu chaud, mais pour moi c'est un investissement, pas un sacrifice. Au contraire, c'est un privilège.

Ne pas être dans la dynamique école-gymnase-uni te fait-il apprécier l'université autrement?
Oui. J'y ai déjà réfléchi. Avec mon état d'esprit à 20 ans je n'étais pas motivée. Maintenant je le suis. Je dis aussi que souvent, quand tu commences tôt à travailler, à 45 ans t'en as marre. Je fais enfin bosser mon cerveau, c'est cool. Je fais quelque chose pour moi. C'est vraiment un privilège.

Enfin, Isabel peut compter sur le soutien de ses parents, de son mari, qui lui aussi a repris les études, et de ses enfants, qui reconnaissent le bienfait tant intellectuel qu'économique de son choix de vie. •

Guillaume Guenat

Les joies du cinéma en Suisse

CINÉMA • Jeudi 8 octobre, *L'auditoire* et Film(ON)s organisaient une projection-discussion autour de la production cinématographique en Suisse en compagnie d'invités sémillants et pour un public non moins formidable. Petit retour.

Réaliser un film en Suisse: une sinécure ou la galère complète? *L'auditoire* et Film(ON)s tentaient de le déterminer jeudi 8 octobre. Tout d'abord avec la projection du film *Pause*, ensuite avec une discussion en présence de son réalisateur, Mathieu Urfer, de sa productrice, Elodie Brunner, et de Pierre-Emmanuel Jaques, MER suppléant à la section de cinéma. Le tout était modéré par Séverine Chave, membre de *L'auditoire* et de Film(ON)s.

C'est peu dire que la production de film en Suisse nécessite une certaine opiniâtreté: Mathieu Urfer a ainsi expliqué que *Pause* était le fruit de «2 ans de fermentation d'idée, 3 ans de développement du scénario avec les producteurs, 2 ans pour financer le scénario, 1 année de tournage, montage, post-production et 1 année de promotion pour la sortie, soit environ 8 ans au total.»

Maxime Filliau

Former
Réalisateur, scénariste et compositeur de son film, Mathieu Urfer est passé par l'ECAL, où il a obtenu un master en scénario. Le cinéaste a évoqué le nombre restreint d'écoles spécialisées en Suisse romande, de même que la tendance à séparer nettement (trop?) les différents corps de métier en proposant des cursus indépendants. Elodie Brunner a insisté sur l'importance du scénario, qui permet de «passer devant les commissions, obtenir certains fonds, augmenter le financement et donc réaliser le film».

Financer
Le cinéma suisse est majoritairement subventionné par l'Office fédérale de la culture (OFC). Viennent ensuite d'autres sources de financement, tels que les fonds régionaux ou la télévision, qui soutient environ cinq films de fiction chaque année. Pour obtenir ces aides, la structure de base réalisateur-producteur est absolument indispensable.

Exporter
En Suisse, le travail de diffusion est ardu, selon Elodie Brunner: «Ici, il y a un déficit d'image qui est assez important: quand on dit «comédie suisse», déjà ce n'est pas crédible... Donc si on ne fait pas l'effort d'aller vers le public et d'accompagner les sorties, le film est rapidement noyé dans la masse.» Réaliser un film en Suisse est donc loin de la sinécure. Mais, comme l'a souligné Pierre-Emmanuel Jaques, des espaces de création sont en train de se mettre en place et, «plus il y en aura, plus il y aura des qualités». Si l'exercice s'apparente plutôt à la galère complète, face à de belles réussites comme *Pause*, on peut donc se dire qu'il en vaut largement la peine. •

Thibaud Ducret

Les études africaines à l'honneur

AFRIQUE • Un groupe de jeunes chercheurs, de doctorants et de post-doctorants, des Instituts des sciences sociales (ISS), de géographie et durabilité (IGD), des sciences du sport (ISSUL) et d'études politiques, historiques et internationales (IEPHI) ont créé une nouvelle association: UniLEA. Rencontre avec les membres du comité ; Justine Hirschy, Guive Khan Mohammad, Ursula Meyer et Claire Nicolas.

Dan Lopes de Rhythm & Pics

Le comité d'UniLEA : Ursula, Justine, Guive et Claire.

D'où est venue l'idée de créer cette association?
Si les premières tentatives visant à lancer un groupe de chercheurs sur les études africaines datent de 2013, c'est en octobre 2014, suite à deux colloques, l'un à Paris, l'autre à Berne, que l'idée prend réellement forme. Durant ces conférences, sans le savoir et sans nous connaître, nous étions plusieurs jeunes chercheurs de l'Unil à présenter nos recherches respectives. Étant tous affiliés à des laboratoires différents, nous n'avions jamais eu l'occasion d'échanger auparavant. Nous avons rapidement réalisé que nous avions un certain nombre de questionnements communs, notamment au niveau méthodologique, et que nous publiions souvent dans les mêmes revues.

Comment votre collaboration a-t-elle évolué?
En novembre 2014, nous étions un noyau dur d'une demi-douzaine de doctorants et post-doctorants. Nous avons alors créé un groupe de réflexion pour les jeunes chercheurs (étudiants, doctorants, post-doctorants) travaillant sur les études africaines à l'Unil. Nous nous réunissions mensuellement et rapidement de nouveaux doctorants nous ont rejoints. Actuellement, il y a une trentaine de membres actifs.

Et UniLEA est née?
Oui, fort de son succès, ce groupe de réflexion a décidé de procéder à sa formalisation. Ce chantier a été lancé au mois de juin et s'est achevé le 14 septembre, lorsque le groupe s'est réuni pour sa première assemblée générale. Les statuts ont été déposés auprès du secrétaire général de l'Unil, et UniLEA est désormais une association officielle de l'Université de Lausanne.

Que signifie UniLEA?
Le nom UniLEA (Université de Lausanne Études africaines) est le fruit d'une réflexion collective. En effet, lorsque nous avons pris la décision d'officialiser notre groupe de réflexion et de former une association, chaque membre a eu la possibilité de proposer un ou plusieurs noms qui ont ensuite été soumis au vote. Les débats ont été vifs entre les partisans du SWiss Africanist Group (SWAG), de RAUL (Réseau africaniste de l'Université de Lausanne) et de LEA. C'est une votation digne de la plaine du Grütli qui a permis la naissance du nom de notre association!

Valoriser les études sur le thème de l'Afrique

Quels sont les buts d'UniLEA?
UniLEA est une association interfacultaire, qui se propose d'offrir un espace d'échanges scientifiques pour les chercheurs rattachés à l'Unil et travaillant sur l'Afrique ou les diasporas africaines dans le monde. L'association a également pour but de valoriser les études sur le thème de l'Afrique au sein de l'université, ainsi que de promouvoir les activités de ses membres à l'extérieur de l'Unil. Notre idée est de créer un espace de parole libre, où nous discutons ensemble, et où il est possible de participer librement, hors du scope des directeurs de thèse, professeurs ou directeurs de labo.

Quelles sont les activités principales d'UniLEA?
Durant l'année académique, UniLEA organise mensuellement des réunions permettant à ses membres de présenter leurs travaux de recherche à tour de rôle. S'ensuit une discussion sur les travaux proposés, les tentatives d'articles, les futures présentations de colloque. Ces discussions se poursuivent régulièrement à Zelig.
En fonction des propositions des membres, des intervenants externes sont invités et des workshops sont organisés sur des thématiques portant sur l'Afrique. La première journée du genre a d'ailleurs eu lieu le lundi 19 septembre, avec la venue de l'anthropologue Jean-Pierre Warnier.

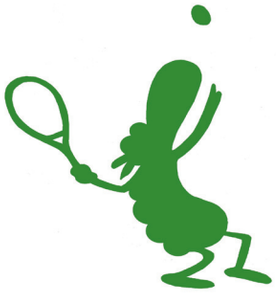
Qu'en a pensé la faculté?
Pour la faculté, pas de feeback pour le moment…

Et vos instituts respectifs?
Nos différents instituts ont accueilli notre démarche de manière très positive. Ils ont notamment tous accepté de nous soutenir financièrement pour l'organisation de nos conférences. Plusieurs professeurs ont montré de l'intérêt pour notre projet. Cependant, bien qu'ils puissent assister à nos réunions, nous souhaitons pour le moment rester une association de jeunes chercheurs.

Combien de temps par semaine consacrez-vous à UniLEA ?
Nous nous partageons les différentes tâches relatives au fonctionnement d'UniLEA. La charge de travail est très variable, en fonction des activités organisées. Ce début de semestre a été relativement chargé, avec la création de l'association (organisation de l'AG, rédaction des statuts, informer les instituts, etc.) et l'organisation de la conférence inaugurale. Mais en dehors de ces événements «extraordinaires», nous consacrons environ une heure par semaine à UniLEA.

Finalement, qu'auriez-vous à dire à nos lecteurs ?
Si vous êtes étudiant, doctorant ou post-doctorant et que vous êtes intéressé par l'Afrique, vous êtes le bienvenu à UniLEA! •

Propos recueillis par Régis Marchon



Plus que du sport

POLITIQUE • L'utilisation du FC Barcelone lors des élections catalanes comme argument politique remet sur la table, une fois de plus, la question de l'apolitisme dans le sport. Sport et politique auraient-ils, au fond, toujours été intimement liés? Eclairage.

Mes que un club, «Plus qu'un club», la devise du FC Barcelone résume particulièrement bien la dimension extra sportive du club. Dans le cadre des élections catalanes du 27 septembre dernier, le club aux cinq Ligues des champions fut utilisé comme arme politique. D'un côté, les joueurs, prenant position sur les réseaux sociaux et, de l'autre, la ligue espagnole, qui menaçait d'exclure le FC Barcelone si la Catalogne venait à devenir indépendante. Et que devient le sport dans tout ça? On est en droit de se le demander.

Dr.

La devise du club catalan dans son stade de Barcelone.

Le sport historiquement lié à la politique

Cet épisode catalan est symptomatique d'un rapprochement qui semble toujours plus étroit entre la politique et le sport. Pourtant, en s'intéressant au développement de ce dernier, on peut remarquer qu'il en a toujours été ainsi. Le cas de la Catalogne peut, par exemple, faire penser à l'équipe de football du Front de libération nationale algérien qui plaidait en faveur d'une autodétermination de l'Algérie. Plus concrètement encore, il suffit de remonter à l'origine du sport moderne, à la fin du XIXe siècle, avec la création des premiers clubs pour comprendre que ceux-ci avaient déjà une forte implication politique, en ayant avant tout un rôle d'éducation civique et patriotique. Ce que rappelle Patrick Clastres, professeur associé de l'institut des sciences du sport de l'Unil: «Ils étaient à mi-chemin entre l'espace privé et public, en étant des clubs socialistes, d'entreprises ou encore à valeurs chrétiennes.»

Entre propagande et boycott, le sport comme arme

L'entre-deux-guerres et la montée du fascisme ont ensuite contribué à resserrer les liens déjà étroits entre la politique et le sport, les dirigeants totalitaires ayant parfaitement saisi l'outil de propagande que ce dernier représentait. Ainsi, on a vu naître des clubs nazis ou pro-Mussolini. Selon Patrick Clastres, le meilleur exemple est celui des JO de Berlin en 1936, qui ont «été utilisés par le régime nazi pour en faire une opération de communication adressée à la population allemande et mondiale, afin de démontrer la supériorité sportive, et donc politique, du Reich».

Après la Seconde Guerre mondiale, le sport a indéniablement pris une place prépondérante sur la scène internationale. En s'organisant en fédérations, il s'est, dès lors, autonomisé et a pris une importance telle qu'il fut inexorablement confronté à des problèmes relevant de la diplomatie. Durant la Guerre froide, les grandes puissances ont utilisé le sport comme moyen de pression, à l'image des boycotts des grandes compétions sportives. Aujourd'hui encore, le choix des villes organisatrices des JO ou de la Coupe du monde de football est fortement conditionné par des dimensions économiques, mais aussi de politiques étrangères ou internes propres à certains pays.

Il faudra faire avec

N'en déplaise aux grandes organisations sportives, dénuer le sport de toute politique relèverait de l'utopie. Pour le professeur Clastres, «vouloir complètement neutraliser le sport, c'est se bercer d'illusions. Il vaut mieux appréhender le sport comme un lieu politique et s'en servir comme un endroit de progrès et d'émancipation, plutôt que de le considérer comme neutre. Pourquoi avoir peur de la politique? Le débat politique, c'est ce qui permet la démocratie. Actuellement, les seules forces qui arrivent à faire bouger les choses dans le monde du sport, ce sont les sponsors ou la justice et la police des grands Etats. Il manque donc une grande force démocratique, et il faut que les décisions au sein des clubs soient prises par les adhérents. Il faut créer davantage de citoyenneté sportive.» En interférant avec lui, la politique permet au sport d'évoluer. •

Antoine Schaub

J'ai testé pour vous le *Fighting System*

***L'auditoire* s'est fait mal pour vous, mais ça valait le coup!**

Nouveau-né dans l'offre sportive du centre sportif de l'Unil, le *Fighting System Ne-waza* est un art martial complet, issu du *ju-jitsu* japonais. Cette nouvelle pratique est destinée aux personnes qui cherchent une offre complète pour un sport de combat: frappes, projections et lutte au sol sont au programme.

Pour les casse-cou à la recherche de sang, d'oreilles en chou-fleur et de nez cassé, l'endroit est mal choisi. Le sport est exigeant mais pas violent. Les règles sont simples: de légères frappes (en contrôle) pieds-poings se font debout à la tête et au torse. Au sol, les frappes sont interdites et seuls les clés, étranglements et immobilisations (20 secondes sur le dos), sont permis. Pour passer des frappes au sol, des techniques de projection sont utilisées.

Effrayant sur le principe? Pas réellement

Effrayant sur le principe? Pas réellement, le sport s'avère principalement technique, ce qui permet à des poids légers de maîtriser des poids lourds. Quoi de plus jouissif que de maîtriser 100 kilos de muscles avec une simple pression sur le poignet? L'aspect technique n'empêche pas le défoulement: les baffes, prises et saisies volent en tous sens.

Toujours motivés par une professeure ultra-énergique, les élèves apprennent à aller plus loin tout en respectant leurs limites. Sur le plan physique, tout y passe: cardio, renforcement, souplesse, explosivité… Pour finir en beauté, des combats libres de trois minutes clôturent la séance pour mettre en pratique tout ce qu'on a appris l'heure précédente, tentant non? •

Maxime Filliau

Prix de la Sorge

Le jury a délibéré et élu les vainqueurs du Prix littéraire de la Sorge! Afin de découvrir leur identité, vous êtes toutes et tous conviés à la soirée de remise du prix. Des extraits des textes primés y seront lus, entrecoupés d'intermèdes musicaux et suivis d'un apéro roboratif à souhait. Que vous ayez participé ou non, venez seulement: ce sera chouette!

Remise du Prix de la Sorge, Foyer de la Grange de Dorigny, 1er décembre, 19h.

En librairie...

Alors qu'il écrivait il y a peu de temps encore dans notre honorable journal, Bruno Pellegrino (lauréat du Prix du jeune écrivain en 2011 et membre actif de l'AJAR depuis sa création) passe au niveau supérieur et publie son premier roman: *Atlas nègre* (Tind). Il y conte un long voyage autour du monde, qu'effectue son personnage, guidé par sa plaisante et moderne plume.

***Atlas nègre,* Bruno Pellegrino, Paris : Tind, 205 p. Chez les libraires de bon goût.**

Carmencita!

Dada Masilo et sa compagnie, The Dance Factory, passent par Lausanne avec *Carmen*. Cette version du ballet, créée à la Biennale de Danse de Lyon en 2014, mêle, selon le style de la chorégraphe, danseuse et chanteuse, danses et musiques classiques, africaines et contemporaines, livrant un spectacle à l'originalité et à la puissance percutantes.

***Carmen*, de Dada Masilo, The Dance Factory, Opéra de Lausanne, 20 et 22 novembre.**

Le comparatisme en question

Le comparatisme littéraire sera à l'honneur ces 16 et 17 novembre à l'Unil pour un colloque organisé par le CLE entièrement consacré à la discipline. Qu'est-ce que «comparer»? Quels enjeux considérer? De grands noms seront présents pour répondre à ces questions.

***Le comparatisme comme méthode et (inter)discipline*, Amphimax 414, 16 et 17 novembre.**

Metropop

Le festival Metropop est de retour pour une 14e édition. Rendez-vous à la salle Métropole les 5, 6 et 7 novembre pour les soirées successivement Reggae, Rock et Electropop, durant lesquelles on croisera notamment Alpha Blondy, Luke ou Archive, excusez du peu.

Metropop, Métropole, Lausanne, 5-7 novembre.

Et aussi...

Futur archaïque, exposition au MUDAC, dès le 28 octobre.

Les *nights* du musées: Sweet Party Night, Musée de la Main, 5 novembre.

Des Ombres, Lecture et exposition à la BCU de Lausanne, Riponne, 5 novembre, à 19h.

Tournée de la nuit du court métrage, 6 novembre, 20h, Rex, Vevey ou 7 novembre Délémont.

***One man show* de Thomas Wiesel au Lido Comedy and Club, 12 novembre, 21h.**

Glacier 3000 Swiss Freeski Open, Les Diablerets, 12 novembre.

Spectacle pour les 100 ans du Comité olympique à la Riponne entre 20 et 22 novembre.

Lausanne Lumière, 20 novembre jusqu'au 31 décembre.

Alt-J en concert, Espace Malley, 27 novembre.

Polaris Verbier Festival, 11 et 12 décembre.

Tombée de la dernière pluie, Piaf, Le Mandarin Merveilleux Béjart Ballet Lausanne, Palais de Beaulieu, 16 au 20 décembre.

Un spectacle après les cours?

THÉÂTRE • Foyer culturel au cœur du campus, La Grange de Dorigny débute en ce moment sa saison 2015-2016. Rencontre avec Dominique Hauser, coprogrammatrice.

Un théâtre en plein campus, ce n'est pas courant. Quels sont donc les objectifs particuliers de La Grange?
On s'en tient à notre mission en tant que théâtre de l'Université, c'est-à-dire de toujours lier la saison artistique et théâtrale avec l'enseignement. La littérature, par exemple, mais aussi certains thèmes ou des débats de société. Autrement, il est dans nos missions de rendre accessible le théâtre et la vie culturelle aux étudiants, notamment au niveau des prix. Ce sont en fait les taxes qui reviennent à l'étudiant [ndlr: *7 frs par étudiant par semestre servent au budget du théâtre*]. On fait toujours notre programmation avec cette idée en tête. Finalement, il nous importe aussi de faire le lien avec la ville, de faire venir du public de la ville à l'Unil, et qu'il y ait un petit plus: les débats qu'on organise, nos liens avec l'Université.

Comment le public estudiantin reçoit-il les divers événements et spectacles?
Il y a deux festivals qui ponctuent nos saisons: Point. Virgule, et Fécule, dont le public est à 100% étudiant. Pour le second, il y a même quelques gymnasiens, s'ils arrivent à savoir qu'un spectacle se joue en italien ou en allemand, par exemple, ce qui est très rare ailleurs, surtout de la littérature. Pendant, la saison il y a 50% d'étudiants, gymnasiens compris, ce qui est beaucoup pour un théâtre. Mais on est des privilégiés en la matière, on est sur le terrain. On a aussi lancé l'abonnement il y a trois ans, qui permet aussi de se rendre dans d'autres institutions, et les étudiants s'y sont vraiment mis.

Vous accueillez pour les trois prochaines années un nouveau metteur en scène en résidence. Comment va se passer cette collaboration?
Ludovic Chazeau, qui est un tout jeune metteur en scène, est venu monter un texte de Didier-Georges Gabily, *Couvre-feu*, il y a deux ans. C'est à ce moment qu'on s'est dit qu'on s'entendait super bien, alors on lui a proposé de venir travailler sur un thème. Il avait en tête la liberté, et c'est ce qu'on a choisi. L'idée est de traiter non seulement de la liberté dans la société mais aussi au théâtre. Nous allons l'accompagner sur ce thème. Cette année, il prend des rendez-vous, ou on lui en arrange, avec des chercheurs de l'Université qui peuvent l'aider à approfondir sa réflexion sur ce thème. Cette saison, il monte *Imaginer les lézards heureux* avec sa compagnie, Jeanne Föhn. •

Propos recueillis par Fanny Utiger

La Grange ouvre pour la deuxième fois son foyer aux étudiants pendant la semaine d'études libres; l'occasion de travailler dans un environnement différent, au coefficient charme tout de même plus élevé que celui de la Banane...

Aux origines du mal

CINÉMA • *Regression*, le nouveau film d'Alejandro Amenábar, est un brillant *thriller* psychologique qui décrypte l'esprit humain et les raisons qui le poussent à croire. Retour sur une sortie à ne manquer sous aucun prétexte.

S'il n'est pas le cinéaste le plus prolifique qui soit (seulement six films en vingt ans), Alejandro Amenábar a marqué un grand coup avec chacune de ses œuvres. Outre les excellents films fantastiques *Ouvre les yeux* et *Les Autres*, l'Espagnol avait surtout livré avec le drame historique *Agora* une illustration des guerres de religion qui continue aujourd'hui de prouver sa pertinence. Le questionnement de la foi et des croyances a toujours fait partie de la démarche du cinéaste. Il y revient logiquement avec son nouveau film, *Regression*, en s'intéressant cette fois-ci au satanisme.

Délivrez-nous du mal
En 1990, dans une petite bourgade du Minnesota, la jeune Angela (Emma Watson) accuse son père d'avoir abusé d'elle à de multiples reprises au cours d'étranges rituels. L'homme est donc arrêté, mais quelque chose

Dr

cloche: s'il reconnaît les faits, il avoue pourtant n'en avoir aucun souvenir. Face à cette incongruité, l'inspecteur Bruce Kenner (Ethan Hawke) décide de creuser l'affaire, épaulé par le psychiatre Kenneth Raines (David Thewlis) et ses méthodes de régression thérapeutique. Ensemble, ils vont découvrir une réalité bien plus complexe et pénétrer l'univers terrifiant des cultes satanistes. Confronté à des visions de plus en plus cauchemardesques, Kenner verra ses croyances profondes ébranlées jusqu'à ce que le doute le plus pernicieux naisse en lui: et si le Diable existait bel et bien?

L'antre de la folie
Thriller psychologique explorant les tréfonds de l'âme humaine, *Regression* joue sur le mystère et entretient à merveille l'incertitude sur la nature réelle des événements. Au fil des abominables découvertes parsemant l'enquête, on en vient à nous aussi perdre nos repères et ne plus savoir que croire. Peu à peu, la paranoïa naissante du héros devient la nôtre: le malaise grandit ainsi à chaque nouveau plan, en particulier au cours d'une dernière demi-heure gratifiant de quelques passages horrifiques particulièrement éprouvants. Porté par un casting impeccable, le récit nous balade de bout en bout, s'amusant à malmener chacune de nos certitudes, jusqu'à une résolution désenchantée et profondément malsaine.

Voir pour croire
Bien plus qu'un simple «film à suspense», *Regression* est donc aussi et surtout une critique acerbe de la religion et de la psychanalyse. Au travers d'une intrigue captivante et immersive dès les premières secondes, Amenábar propose un décryptage du processus de consolidation des croyances, une étude des mécanismes de l'esprit humain, un passionnant discours sur la foi, et même une véritable réflexion sur le pouvoir de suggestion du cinéma. Six ans après *Agora*, le cinéaste espagnol frappe à nouveau très fort avec cette œuvre dérangeante qui, longtemps après la projection, hante encore l'esprit de cette terrifiante question: et si c'était vrai? •

Thibaud Ducret

(Joyeux) anniversaire: Roland (Barthes)

CENTENAIRE • S'il n'avait été renversé devant le Collège de France il y a de cela trente-cinq ans, il aurait fêté son centième anniversaire ce 12 novembre. Que reste-t-il de Roland Barthes à l'heure actuelle, quand la figure de l'intellectuel est d'ailleurs particulièrement questionnée?

Un écrivain? Un intellectuel? Un philosophe, un sémiologue, un sociologue ou que sait-on encore? Il est compliqué d'étiqueter Roland Barthes; il était un peu de tout cela. Alors à qui ne le connaît pas, dira-t-on peut-être simplement que c'était un esprit éclairé, jamais figé dans une seule discipline ni dans aucun dogmatisme.

Un révolutionnaire éclairé

Tout ne commence pas vraiment bien pour Roland Barthes: une santé fragile met sa vie en danger au début de ses études, si bien qu'après le Lycée Louis-Le-Grand, ce n'est pas un parcours classique à Normale Sup ni l'agrégation qui l'attendent, mais de longs séjours en sanatorium.

Opposition à la tradition scientifique française

Voilà peut-être le point de départ d'une carrière singulière, que des voyages et de nombreuses rencontres-clefs auront indéniablement influencée. «C'était une chance pour lui d'avoir pu voyager, rencontrer Greimas à Alexandrie, d'avoir été dans les marges du système français puis de pouvoir le contester, notamment en mai 68. Il sera ensuite très reconnu, non seulement au CNRS mais aussi au Collège de France, comme lieux d'opposition à la tradition scientifique française», explique Antonio Rodriguez, professeur à la section de langue et littérature françaises de l'Unil.

On garde de Barthes une œuvre d'une riche multiplicité, des ouvrages-phares, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), sa toute première publication, *Mythologies* (1957), catalogue sémiotique de la société petite-bourgeoise des années 1950, ou encore les fameux *Fragments d'un discours amoureux* (1977), véritable *best-seller* populaire, qui, novateur, analyse avec minutie les rapports amoureux et développe l'importante notion du Neutre (et dans lequel on retrouve le fameux «tumulte d'angoisse», cf. Fabrice Luchini).

Une très importante production textuelle, donc, mais, bémol, des concepts bien ancrés dans leur époque et ainsi souvent sujets au vieillissement. Antonio Rodriguez insiste sur la précieuse ouverture académique qu'il a en revanche permise. «Il avait une certaine curiosité autour des types de médias. Il a fait ressortir des domaines qui n'étaient pas étudiés, qui sont aujourd'hui évidents mais qui ne l'étaient pas alors et les a réfléchis comme moyens d'analyse, questionnant la construction de l'image.» S'il nous paraît normal d'étudier la photographie ou le cinéma aujourd'hui, c'est donc en grande partie grâce à des esprits comme celui de Roland Barthes.

Dr.

Roland Barthes, dont on ne prononce pas le s final, n'en déplaise à Sarko.

Tumultueuse époque

Les archives d'*Apostrophes* (Antenne 2, 1975-1990) peuvent faire rêver certes, n'idéalisons toutefois pas cette période, car si prolifique fût-elle, elle n'en était pas pacifique pour autant. On y voit de nombreux conflits d'idées, et l'horizon structuraliste n'est jamais très loin d'un terrorisme intellectuel, entretenu davantage par des étalages de formules-choc (la «mort de l'auteur», l'«effet de réel», c'est Roland) que par des projets et méthodes vraiment solides. «Beaucoup de personnes qui ont assisté à ces débats-là à ce moment-là parlent d'un certain terrorisme du structuralisme, pendant de nombreuses années. Il fallait avoir ce genre de formules ou être exclu. Certaines sont saisissantes mais finalement assez pauvres d'un point de vue de l'étude des textes…»

Le structuralisme a fait son temps

Avec le recul des années, et à l'heure où les médias donnent souvent la parole à des polémistes réactionnaires, on peut rester tenté parfois par une certaine nostalgie… Quant à ce contraste, Antonio Rodriguez ajoute d'ailleurs que «c'était l'esprit d'une époque, esprit qui a sa véhémence, mais peut-être que c'est plus charmant que d'écouter aujourd'hui Alain Finkielkraut ou de penser qu'Eric Zemmour est un intellectuel».

Il n'en reste pas moins que si le structuralisme et la sémiotique ont fait leur temps, si la société a changé, si les objets à observer au sein de celle-ci ne sont plus vraiment les mêmes, il est en tout cas une qualité majeure que l'on reconnaît à Roland Barthes: son ouverture d'esprit. Il revendiquait le fait de ne vieillir que de corps, pas de la pensée. Ses nombreux changements d'avis et d'intérêt font de lui une personnalité moins tranchée qu'un Lacan, un Sartre ou un Foucault, et scientifiquement plus facilement démodée.

Ne vieillir que du corps, jamais de l'esprit

Mais l'on ne saurait ignorer le charme de cet homme qui, bien qu'inclassable, n'en est pas moins mémorable, ne serait-ce que pour sa séduisante inventivité.

Barthes personnage de roman

A l'approche de ce jubilé, les hommages en tout genre se multiplient. Dans cette multitude, un livre, ne faisant pas dans la simple rétrospective in memoriam, célèbre Barthes, à sa façon certes, mais façon tout à fait à propos. Le roman de Laurent Binet, *La septième fonction du langage* (Grasset), plonge son lecteur dans ce foisonnant milieu politico-intellectuel des années 1970-1980, postulant que le principal intéressé a été… assassiné. «Il est très intéressant d'envisager Barthes comme personnage de roman, assure Antonio Rodriguez. Lui-même s'était construit comme un personnage!» Alors qu'il n'avait réussi de son vivant à produire d'œuvre romanesque, et pourtant tant aimé et pensé le texte, le voici protagoniste d'une fiction nouvelle. Magie de la littérature… •

Fanny Utiger

Yölah est-il grand?

Les bookmakers font de *2084*, le nouveau roman de Boualem Sansal, l'un des grands favoris du Goncourt 2015, entre autres. Ce récit d'anticipation décrit un monde écrasé par un totalitarisme religieux aux mécanismes inhumains.

Dr.

Dans un futur cauchemardesque, le monde est soumis à un régime répressif qui impose une dictature au nom de Yölah et de son prophète, Abi, et dont la description est largement inspirée de l'islamisme (on songera notamment à la devise «Yölah est grand» ou aux femmes contraintes de porter un *burniqab*). A la manière de Winston Smith dans le cultissime *1984* d'Orwell, le héros de Boualem Sansal nourrit des doutes de plus en plus importants quant au bien-fondé de la doctrine au pouvoir.

Le roman est écrit dans un style très agréable, aux accents poétiques. Sans se perdre dans une description méthodique et aride de la dystopie qu'il met en scène, l'auteur livre de très beaux tableaux d'une terre écrasée par le soleil, la misère et le fanatisme.

2084 ne développe pas une intrigue byzantine, mais se veut avant tout le récit d'un voyage des confins vers le centre d'un monde étrange, que l'on découvre en même temps que le personnage qui l'arpente. Si Boualem Sansal émet une critique politique peut-être moins subtile et visionnaire que celle de George Orwell, il n'en demeure pas moins que son roman possède des qualités littéraires éminentes. •

FH

Au fil des œuvres: Le futur dès à présent

On ne compte plus les films ou romans qui traitent de S-F et plus précisément d'anticipation. Mais il arrive que le futur rencontre le présent ou croise le passé. C'est donc par l'histoire qu'il convient de parler de l'anticipation, et de deux de ses sous-genres : l'utopie et la dystopie.

Que vous vouliez vous rebeller contre le pouvoir tyrannique du premier district tout en massacrant des ados dans un jeu grandeur nature, ou que vous vous sentiez «divergent» du monde dans lequel vous vivez, vous n'avez pas pu échapper au succès de *Hunger Games* et *Divergente*. Deux exemples de récits dystopiques, se situant dans une société qui maintient ses membres dans le malheur. S'il en va *a priori* de l'inverse avec l'utopie, ces deux types de récit se complètent souvent en réalité, partageant une histoire commune. En 1516 paraît le roman *Utopia* de Thomas More, à l'origine même du mot «utopie», qui signifie littéralement «en aucun lieu». Ce récit présente une île sur laquelle évolue une société égalitaire, sage et tolérante. Tellement utopique d'ailleurs qu'on ne l'a pas encore atteinte même un demi-siècle plus tard.

Dr.

Hunger Games

Malgré la publication ponctuelle de quelques œuvres similaires, le genre de l'anticipation ne prend sa vraie valeur qu'au XIXe siècle, au contact du récit d'aventure et de la technologie, particulièrement sous la plume du père de la S-F moderne: Jules Verne. Au travers de romans comme *Vingt mille lieues sous les mers* (1870) ou *De la Terre à la Lune* (1865), il construit un monde influencé par la technologie et les rêves des hommes. Mais il décrira aussi l'avènement d'une société future obnubilée par l'argent où les grands auteurs sont éclipsés par une sorte d'internet,

Dr.

Metropolis

dans un roman à la publication posthume, *Paris au XXe siècle*, en parution seulement depuis 1994.

Ce pessimisme annonce déjà les premiers récits dystopiques, ainsi que les premières recherches esthétiques autour de ce thème: en 1920 paraît *Nous autres*, premier du genre, puis le mythique film *Metropolis* (Lang, 1927), qui expose une société totalitaire entourée d'une technologie inhumaine. Bientôt, le pessimisme deviendra contagieux au travers de deux romans incontournables, *Le Meilleur des mondes* (Huxley, 1932) et *1984* (Orwell, 1948), constituant le canon des récits dystopiques contemporains et rejoignant d'un même coup la S-F à son «âge d'or».

Aujourd'hui, l'anticipation se décline en autant de sociétés totalitaires, de peuples oppressés et de technologies futuristes que l'esprit est capable d'en imaginer. Une des dernières productions littéraires en date, *Soumission*, de Michel Houellebecq, dépeint le proche futur d'une France islamisée. Bien que ces récits puissent paraître irréalistes, il faut se rappeler que, moins que le futur, ces histoires décrivent et dénoncent le présent, pour mettre en lumière les failles de notre propre société. A nous de ne pas prendre leurs auteurs pour des Cassandre. •

VC

Chantez Montana!

Les vendredi 9 et samedi 10 octobre, Oldelaf et Alain Berthier présentaient leur spectacle « Le Projet Montana » au Lido Comedy & Club à Lausanne.

L'histoire de Michel Montana, chanteur oublié et victime de la vanité de ses contemporains, commence avec sa première grande déception: se faire piquer le rôle rêvé, celui de la fraise, par son pire ennemi et se retrouver dans celui du choux de Bruxelles. C'est à l'occasion d'une comédie musicale de fin d'année, alors qu'il n'a que 6 ans, qu'a lieu le drame. De cette peine naîtra son premier grand titre: *Cinq fruits et légumes par jour*.

Dr.

Dès lors, Oldelaf et Alain Berthier annoncent une suite de défaites, d'aller-retours en prison et autres malheurs pour leur idole. Ils abordent une liste de thèmes variés et plus ou moins noirs tels que la pédophilie, l'alcoolisme mais aussi les relations amoureuses. Dans cette pièce composée de textes et de chansons, les deux conférenciers abordent ces thèmes dans des créations originales et parodies de chansons françaises aux airs festifs telles que *Monica* ou *La Peine De Mort*, dont des extraits sont disponibles sur le net. Dans la petite salle souterraine du Lido, un public très réceptif bien que restreint a acceuilli le spectacle entre rire et fourire. Une ambiance chaleureuse pour un spectacle tout public tout aussi bien reçu par la vieille bourrée du dernier rang que par l'enfant ébloui au premier. •

DB

Aussi jusqu'au 21 décembre aux Feux de la rampe à Paris, puis en tournée en France.

Un coup de crayon

Le gars des canards serait sexiste...

Adrien Miqueu

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

Jean-Philippe Bonardi – Doyen HEC

Dr.

UNE EXPO

«Picasso Mania», Grand Palais, Paris
L'exposition «Picasso Mania» au Grand Palais à Paris: très belle mais aussi extrêmement intéressante parce qu'elle rend bien compte de l'influence de Picasso sur son siècle. Et puis, c'est aussi l'occasion d'aller passer un week-end à Paris, la ville où j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse..

UN ROMAN

***Changing places: A tale of two campuses,* de David Lodge**
Tous les romans de David Lodge, et notamment *Changing places: A tale of two campuses*. J'adore l'humour et la dérision de David Lodge, ancien universitaire lui-même, et la manière dont il croque notre milieu. C'est très drôle mais aussi tellement juste... un vrai régal.

UN SPECTACLE

***Macbeth*, de Shakespeare, au Théâtre Pitoëff.**
Macbeth, en ce moment au Théâtre Pitoëff à Genève: d'abord parce que j'aime beaucoup le théâtre anglais, et notamment Shakespeare, mais aussi parce que l'une de nos chargés de cours, Margarita Sanchez, fait partie de la distribution. A ne pas rater! •

Générateur d'excuse(s)

VALABLES EN TOUT TEMPS (ORDRE SUJET À MODIFICATION).

FACULTÉ

Lettres: J'ai mangé
HEC: J'ai perdu
SSP: J'ai chopé
Biologie et médecine: J'ai tué
Droit et sciences crim': J'ai englouti
Géosciences: J'ai mal digéré
Théologie: J'ai touché
ENAC: J'ai détruit
Informatique et comm': J'ai vomi
Sciences de base: J'ai cassé
Sciences de la vie: J'ai lancé
STI: J'ai laissé tomber
CDM: J'ai accroché

DEGRÉ

Bachelor: malencontreusement
Master: gaiement
Doctorat: difficilement
Professorat: avec panache
Rectorat: brillamment
Désespoir: avec enthousiasme
Tourisme: doucement

COULEUR DE CHEVEUX

Châtain très clair: une vache
Châtain clair: un nouveau-né
Châtain moyen clair: Jésus
Châtain: une bouteille de vin
Châtain un peu foncé: un hamster
Châtain foncé: Darius
Châtain très foncé: mon patron
A peu près noir: un yaourt aux cerises
Châtain cuivré: Albus Dumbledore
«Poivre et sel»: Maria Callas
Absence: des sushis pas frais
Autre: Justin Bieber
Man-bun: ta mère

ORIENTATION POLITIQUE

Droite: dans une ruelle.
Gauche: à la Banane.
Centre: mais je ne sais plus où!
Menteur: parce que je le vaux bien.
Milieu de terrain: au Vatican.
Révolution: au Conseil fédéral.
Vegan: et je suis vegan.
Je ne vote pas, mais je me plains: là-bas.

Hiver, nique ta mère

Le froid, c'est nul. Là-dessus, tout le monde est d'accord. Alors pourquoi s'emmerder chaque année avec une dernière saison qui fait chier tout le monde. Aux chiottes, les flocons, vive le sable chaud et les cocotiers!

Réuni pour la première session de sa nouvelle législature, le Parlement a décidé d'abolir l'hiver. A une courte majorité, les élus sous la coupole ont voté l'interdiction des températures inférieures à 20°C et de la neige sur le territoire Suisse. "Z'est une krosse prokrès pour le pays!", a déclaré Rudolf Tamehr (PDC / ZH). Prétextant une température désormais trop attractive pour les étrangers, Bernard Ducon (UDC / VS) s'est fermement opposé au projet. Il en appelle aussi à la destruction possible du patrimoine, les vaches d'Hérens ayant besoin d'un hiver à l'étable pour prendre des forces et devenir de belles entrecôtes. Le Valais redoute aussi l'impact sur le tourisme de neige - secteur déjà ébranlé par l'initiative Minder - ce qui a ravivé les velléités séparatistes du VACHE (mouvement pour un Valais Autonome et Complètement Hyper Epanoui). Celui-ci a proposé de délocaliser le canton en Europe du Nord. "Bon débarras!" a réagi Yves Chasselas, vigneron encaveur à Epesses.

"Cette mesure ne pourra de toute façon pas être appliquée", a quant à lui estimé Charles Fion, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Poliez-Pittet. "Elle contrevient aux accords que nous avons signés avec l'Union Européenne." L'UDC a pour sa part profité de cette occasion pour dénoncer l'emprise des juges étrangers sur la Suisse, notre belle patrie, en reprochant à la CEDH de vouloir imposer aux Helvètes les giboulées et autres frimas hivernaux.

A l'étranger, la classe politique s'est empressée de condamner cette mesure démagogique: "On est dans le populisme le plus absurde!", s'est énervé Giovanni Pirletto (Lega del Nord). Pourtant, des sondages réalisés récemment semblent indiquer que les populations européennes voteraient cette loi, si elles étaient invitées à s'exprimer dans les burnes. Enfin les trucs dans lesquels on a voté sur les bourses quelques mois en arrière. "Le monde entchier nous envie not' démocratie. On veut pas se laisser emmerder par l'Europe, ou bien ?" s'est en retour indigné Edmond Taguenet (PLR / VD).

Mais cette mesure est-elle bien raisonnable, dans la conjoncture actuelle? C'est l'inquiétude qu'exprime Raoul Lagiclée, patron de PME à Estavayer: "Le gouvernement prend des mesures pour se rendre populaire, mais il devrait réfléchir en termes de *realpolitik* plutôt que de condamner des secteurs entiers de l'économie à une crise de surproduction. Par exemple, moi qui fabrique des mouchoirs en papier, je vais voir mes commandes s'effondrer maintenant que les rhumes hivernaux vont disparaître." Toutefois, le Parlement a déjà prévu des mesures d'accompagnement: "Nous comptons subventionner l'industrie du cinéma pornographique à hauteur de 300 millions par année", apprend-on auprès du ministère de la culture. "L'industrie du mouchoir ne se sera jamais aussi bien portée."

Enfin, si le milieu de la psychiatrie s'est inquiété un temps de voir son nombre de consultations baisser drastiquement en raison de la disparition de leur période dorée, l'ensemble de la sphère politique s'est empressée de le rassurer: la population continuera d'entendre à longueur d'année que "l'avenir est plus incertain que jamais" et que "l'humanité court à sa perte". Bref, tout va bien.

Conséquence imprévue, l'opéra de Forel, qui avait prévu de présenter les *Quattro Stagioni,* s'est trouvé contraint d'amputer le concerto de son dernier quart, et de le remplacer par dix minutes de Patrick Sébastien chantant en boucle son tube *Il fait chaud*.

Les grandes surfaces de Suisse, qui avaient mis en rayon les décorations de Noël depuis le début du mois d'août, ont été contraintes de tout ranger: "On avait déjà sorti nos boules!" se lamente un responsable d'une chaîne de supermarchés bien connue.

Outre-Atlantique, HBO s'est vertement opposé à cette initiative, qui rendrait par chez nous complètement hors propos leur série phare. Un coffret *ad hoc* devrait bientôt sortir, dont les DVD auront été adaptés (ainsi, la célèbre citation sera désormais "Brace yourselves, winter is not coming.")

Dans toute la Suisse, le Syndicat Associé des Loires Enervés (SALE) s'est également levé contre cette mesure qui priverait leurs membres d'un nombre d'heures de sommeil considérable. En revanche, les Cigales Unies Lausannoises (CUL) se sont montrées très favorables à l'idée, qui leur permettrait ainsi de chanter toute l'année sans se soucier de trouver de la bouffe.

Finalement, tout a été chamboulé lorsque la sphère politique s'est rendue compte qu'en annulant l'hiver, elle ne laissait plus qu'un seul changement d'horaire par an: la Suisse était condamnée à perdre une heure chaque année, sans en regagner une par la suite. Le moment de se faire réélire allait donc arriver beaucoup plus tôt… D'un commun accord, tout le monde a décidé que c'était une idée moisie et l'a bien vite oubliée. •